NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LA FAUSSE SUIVANTE,

OU

LE FOURBE PUNY.

COMEDIE.

EN TROIS ACTES,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, sur le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le Samedi 8. Juillet 1

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue S. Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Y5745

LISTE

Des Piéces de Théatre de Monſieur DE MARIVAUX.

Pour le Théatre Italien.

Arlequin poli par l'Amour, Comedie.
La Surpriſe de l'Amour, Comedie.
La Double Inconſtance, Comedie.
Le Prince traveſti, Comedie.
La Fauſſe Suivante, Comedie.
L'Iſle des Eſclaves, Comedie.
L'Héritier de Village, Comedie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comedie.

Pour le Théatre François.

La ſeconde Surpriſe de l'Amour, Comedie.
Annibal, Tragédie.
Le Dénouëment imprévû, Comedie.
L'Iſle de la Raiſon, Comedie.

On trouve dans la même Boutique,

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Comedies repréſentées par les Comediens Italiens du Roy, depuis l'année 1716. 8 vol. *in*-12.

Pluſieurs Piéces repréſentées depuis 1729. *& imprimées ſéparément.*

Les Parodies du nouveau Théatre Italien, avec les airs des Chanſons & Vaudevilles gravés, 3 vol. *in*-12. fig. 1731.

Les Oeuvres de M. Riviere Du-Frény, avec les airs des Chanſons gravés, 6 vol. *in*-12. fig. 1731.

On trouve auſſi tous les autres Théatres.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE CHEVALIER.

TRIVELIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

FRONTIN, autre Valet du Chevalier.

PAYSANS & Payſannes.

DANSEURS & Danſeuſes.

La Scene eſt devant le Château de la Comteſſe.

LA FAUSSE SUIVANTE, OU LE FOURBE PUNY.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN.

JE penſe que voilà le Seigneur Trivelin, c'eſt lui-même. Eh! comment te porte-tu, mon cher ami?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à

merveille, je n'ai rien perdu des vrais biens que tu me connoiſſois; ſanté admirable, & grand appetit : mais toi, que fais-tu à préſent, je t'ai vû dans un petit négoce qui t'alloit bien-tôt rendre Citoyen de Paris ; l'as-tu quitté ?

FRONTIN.

Je ſuis culbuté, mon enfant ; mais toi-même, comment la fortune t'a-t'elle traité depuis que je ne t'ai vû ?

TRIVELIN.

Comme tu ſçais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN.

Cela veut dire très-mal.

TRIVELIN.

Oui. Je lui ai pourtant une obligation : c'eſt qu'elle m'a mis dans l'habitude de me paſſer d'elle : je ne ſens plus ſes diſgraces, je n'envie point ſes faveurs, & cela me ſuffit : un homme raiſonnable n'en doit pas demander davantage ; je ne ſuis pas heureux, mais je ne me ſoucie pas de l'être. Voilà ma façon de penſer.

FRONTIN.

Diantre, je t'ai toujours connu pour un garçon d'eſprit, & d'une intrigue admirable; mais je n'aurois jamais ſoupçonné que tu deviendrois philoſophe : mal-

peſte que tu es avancé, tu mépriſe déja les biens de ce monde !

TRIVELIN.

Doucement, mon ami, doucement, ton admiration me fait rougir, j'ai peur de ne la pas mériter ; le mépris que je crois avoir pour les biens, n'eſt peut-être qu'un beau verbiage ; & à te parler confidemment, je ne conſeillerois encore à perſonne de laiſſer les ſiens à la diſcrétion de ma philoſophie ; j'en prendrois, Frontin, je le ſens bien, j'en prendrois à la honte de mes réfléxions. Le cœur de l'homme eſt un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas ! je ne ſçaurois nier cette verité-là, ſans bleſſer ma conſcience.

TRIVELIN.

Je ne la dirai pas à tout le monde ; mais je ſçai bien que je ne parle pas à un profane.

FRONTIN.

Eh ! dis-moi, mon ami, qu'eſt-ce que c'eſt que ce paquet-là que tu porte ?

TRIVELIN.

C'eſt le triſte bagage de ton ſerviteur ; ce paquet enferme toutes mes poſſeſſions.

FRONTIN.

On ne peut pas les accuſer d'occuper trop de terrain.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu ſçais combien je me ſuis tourmenté, combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe; j'avois entendu dire que les ſcrupules nuiſoient à la fortune, je fis tréve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher : étoit-il queſtion d'avoir de l'honneur, j'en avois; falloit-il être fourbe, j'en ſoupirois, mais j'allois mon train. Je me ſuis vû quelquefois à mon aiſe; mais le moyen d'y reſter avec le jeu, le vin & les femmes; comment ſe mettre à l'abri de ces fleaux-là ?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin, tantôt maître, tantôt valet, toujours prudent, toujours induſtrieux, ami des fripons par interêt, ami des honnêtes gens par goût; traité poliment ſous une figure, menacé d'étrivieres ſous une autre, changeant à propos de métier, d'habits, de caracteres, de mœurs, riſquant beaucoup, réſiſtant peu, libertin dans le fond, réglé dans la forme, démaſqué par les uns, ſoupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout

le monde; j'ai tâté de tout, je dois par tout : mes créanciers ſont de deux eſpeces, les uns ne ſçavent pas que je leur dois, les autres le ſçavent & le ſçauront long-tems. J'ai logé par tout, ſur le pavé, chez l'aubergiſte, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi, chez la Juſtice, qui m'a ſouvent recueilli dans mes malheurs; mais ſes appartemens ſont trop triſtes, & je n'y faiſois que des retraites : enfin, mon ami, après quinze ans de ſoins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet eſt tout ce qui me reſte; voilà ce que le monde m'a laiſſé, l'ingrat! après ce que j'ai fait pour lui, tous ſes parens ne valent pas une piſtole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point, mon ami, l'article de ton récit qui m'a paru le plus déſagréable, ce ſont les retraites chez la Juſtice; mais ne parlons plus de cela, tu arrive à propos; j'ai un parti à te propoſer : cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vû; & d'où ſors-tu à préſent?

TRIVELIN.

Primo. Depuis que je ne t'ai vû, je me ſuis jetté dans le ſervice.

FRONTIN.

Je t'entens, tu t'es fait ſoldat: ne ſerois-tu pas déſerteur par hazard?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garderobe.

FRONTIN.

Toi, une garderobe!

TRIVELIN.

Oui, c'étoit trois ou quatre habits que j'avois trouvé convenablas à ma taille chez les Fripiers, & qui m'avoient ſervi à figurer en honnête homme: je crus devoir m'en défaire, pour perdre de vûe tout ce qui pouvoit me rappeller ma grandeur paſſée: quand on renonce à la vanité, il n'en faut pas faire à deux fois; qu'eſt-ce que c'eſt que ſe ménager des reſſources: point de quartier, je vendis tout; ce n'eſt pas aſſez, j'aillai tout boire.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN

Oui, mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches salutaires qui me vuiderent ma bourse, & me garantirent ma persévérance dans la condition que j'allois embrasser ; de sorte que j'avois le plaisir de penser en m'enyvrant, que c'étoit la raison qui me versoit à boire. Quel nectar ! Ensuite un beau matin je me trouvai sans un sol : comme j'avois besoin d'un prompt secours, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, un de mes amis que je rencontrai me proposa de me mener chez un honnête particulier qui étoit marié, & qui passoit sa vie à étudier des langues mortes ; cela me convenoit assez, car j'ai de l'étude. Je restai donc chez lui ; là je n'entendis parler que de sciences, & je remarquai que mon Maître étoit épris de passion pour certains Quidans qu'il appelloit des anciens, & qu'il avoit une souveraine antipatie pour d'autres qu'il appelloit des modernes : je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'est-ce que c'est que les anciens & les modernes ?

TRIVELIN.

Des anciens ; attends, il y en a un dont

je ſçais le nom, & qui eſt le capitaine de la bande; c'eſt comme qui te diroit un Homere. Connois-tu cela?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'eſt dommage; car c'étoit un homme qui parloit bien Grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme-là?

TRIVELIN.

Oh que non, je penſe qu'il étoit de Quebec, quelque part dans cette Egypte, & qu'il vivoit du tems du Déluge; nous avons encore de lui de fort belles Satires, & mon Maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes gens de ſon tems, comme Virgile, Neron, Plutarque, Ulyſſe & Diogene.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là; mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms! c'eſt que tu n'y es pas accoutumé: ſçais-tu bien qu'il y a plus d'eſprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les modernes?

TRIVELIN.

Tu m'écartes de mon ſujet, mais n'importe; les modernes, c'eſt comme qui diroit . . . . toi, par exemple.

FRONTIN.

Ho, ho, je ſuis un moderne, moi!

TRIVELIN.

Oui vraiment tu es un moderne, & des plus modernes; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'eſt plus que toi, car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh! pourquoi ton Maître nous haïſſoit-il?

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eut quatre mille ans ſur la tête pour valoir quelque choſe. Oh! moi pour gagner ſon amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroiſſoit ancien; j'aimois les vieux meubles, je loüois les vieilles modes, les vieilles eſpeces, les médailles, les lunettes; je me coëffois chez les crieuſes de vieux chapeaux; je n'avois commerce qu'avec des vieillards; il étoit charmé de mes inclinations, j'avois la clef de la cave, où

logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit ſon vin grec; il m'en donnoit quelquefois, & j'en détournois auſſi quelques bouteilles, par amour loüable pour tout ce qui étoit vieux, non que je négligeaſſe le vin nouveau; je n'en demandois point d'autre à ſa femme, qui vraiment eſtimoit bien autrement les modernes que les anciens, & par complaiſance pour ſon goût, j'en empliſſois auſſi quelques bouteilles, ſans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille.

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas crû que cette conduite auroit dû me concilier ces deux eſprits? Point du tout, ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux; ils m'en firent un crime: le mari crut les anciens inſultés par la quantité de vin nouveau que j'avois bû, il m'en fit mauvaiſe mine; la femme me chicanna ſur le vin vieux: j'eus beau m'excuſer, les gens de parti n'entendent point de raiſon, il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les anciens & les modernes. Avois-je tort?

FRONTIN.

Non, tu avois obſervé toutes les régles

de la prudence humaine; mais je ne puis en écouter davantage; je dois aller coucher ce ſoir à Paris oú l'on m'envoye, & je cherchois quelqu'un qui tînt ma place auprès de mon Maître pendant mon abſence; veux-tu que je te préſente?

TRIVELIN.

Oui-da. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton Maître, fait-il bonne chére; car dans l'état où je ſuis, j'ai beſoin d'une bonne cuiſine?

FRONTIN.

Tu ſeras content, tu ſerviras la meilleure fille.

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelle-tu ton Maître?

FRONTIN.

Ah! foin de moi, je ne ſçais ce que je dis, je rêve à autre choſe.

TRIVELIN.

Tu te trompe, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi oui, Trivelin, c'eſt une fille habillée en homme dont il s'agit; je voulois te le cacher, mais la verité m'eſt échappée, & je me ſuis blouſé comme un ſot; ſois diſcret, je te prie.

TRIVELIN.

Je le ſuis dès le berceau. C'eſt donc

une intrigue que vous conduiſez tous deux ici cette fille-là & toi?

FRONTIN, *à part.*

Oui. Cachons-lui ſon rang.... Mais la voilà qui vient; retire-toi à l'écart, afin que je lui parle.

TRIVELIN *ſe retire & s'éloigne.*

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien! m'avez-vous trouvé un domeſtique?

FRONTIN.

Oui, Mademoiſelle, j'ai rencontré....

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre Demoiſelle, ne ſçauriez-vous m'appeller Monſieur?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle.... je veux dire, Monſieur, j'ai trouvé un de mes amis qui eſt fort brave garçon; il ſort actuellement de chez un bourgeois de campagne qui vient de mourir, & il eſt là qui attend que je l'appelle pour offrir ſes reſpects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eu l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, mettez-vous l'esprit en repos, je sçais garder un secret. *Bas.* Pourvû qu'il ne m'échappe pas. Souhaitez-vous que mon ami s'approche?

LE CHEVALIER.

Je le veux bien; mais partez sur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attens que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre, ma sœur à qui je les adresserois pourroit les égarer aussi, & il n'est pas besoin que mon avanture soit sçûe de tout le monde; voici votre commission, écoutez-moi: vous direz à ma sœur, qu'elle ne soit point en peine de moi; qu'à la derniere partie de Bal où mes amies m'amenerent dans le déguisement où me voilà, le hazard me fit connoître le Gentilhomme que je n'avois jamais vû, qu'on disoit être encore en Provence, & qui est ce Lelio avec qui par lettres le mari de ma sœur a presque arrêté mon mariage: que surprise de le

trouver à Paris ſans que nous le ſçûſſions ; & le voyant avec une Dame, je réſolus ſur le champ de profiter de mon déguiſement pour me mettre au fait de l'état de ſon cœur & de ſon caractere : qu'enfin nous liâmes amitié enſemble auſſi promptement que des Cavaliers peuvent le faire, & qu'il m'engagea à le ſuivre le lendemain à une partie de campagne chez la Dame avec qui il étoit, & qu'un de ſes parens accompagnoit; que nous y ſommes actuellement; que j'ai déja découvert des choſes qui méritent que je les ſuive avant que de me déterminer à épouſer Lelio : que je n'aurai jamais d'interêt plus ſérieux. Partez, ne perdez point de tems ; faites venir ce Domeſtique que vous avez arrêté, dans un inſtant j'irai voir ſi vous êtes parti. *Seule.* Je regarde le moment où j'ai connu Lelio comme une faveur du Ciel, dont je veux profiter, puiſque je ſuis ma maîtreſſe, & que je ne dépends plus de perſonne ; l'avanture où je me ſuis miſe ne ſurprendra point ma ſœur ; elle ſçait la ſingularité de mes ſentimens, j'ai du bien, il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur ; ce ſont de grands préſens, & je veux ſçavoir à qui je les donne.

FRONTIN, *à Trivelin.*

Le voilà, Monsieur. Garde-moi le secret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot comme tu me l'as donné, quand tu voudras.

SCENE III.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

APprochez, comment vous appellez-vous?

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monsieur, Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'est indifférent, le nom sous lequel j'aurai l'honneur de vous servir, sera toujours le plus beau nom du monde.

LE CHEVALIER.

Sans compliment : quel est le tien à toi?

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je suis le premier du nom qui n'ait pas disposé de la couleur de son habit :

mais peut-on porter rien de plus grand que vos couleurs, il me tarde d'en être chamaré ſur toutes les coutures.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là ? Il m'inquiéte.

TRIVELIN.

Cependant, Monſieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin, c'eſt un nom que j'ai reçû de pere en fils très-correctement, & dans la derniere fidelité ; & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre ſerviteur en ce moment s'eſtime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER.

Laiſſez-là vos politeſſes, un Maître ne demande à ſon Valet que l'attention dans ce qu'il l'employe.

TRIVELIN.

Son Valet, le terme eſt dur, il frappe mes oreilles d'un ſon diſgracieux; ne purgera-t'on jamais le diſcours de tous ces noms odieux ?

LE CHEVALIER.

La délicateſſe eſt ſinguliere !

TRIVELIN.

De grace, ajuſtons-nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il se moque de moi. Vous riez, je pense.

TRIVELIN.

C'est la joye que j'ai d'être à vous, qui l'emporte sur la petite mortification que je viens d'essuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis moi, que je vous renvoye, & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN

Je ne vous suis bon à rien ; ah ! ce que vous dites-là ne peut pas être sérieux.

LE CHEVALIER.

A part. Cet homme là est un extravagant. *A Trivelin.* Retirez-vous.

TRIVELIN.

Non, vous m'avez piqué, je ne vous quitterai point, que vous ne soyez convenu avec moi, que je vous suis bon à quelque chose.

LE CHEVALIER.

Retirez vous, vous dis-je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je ?

LE CHETALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point, le tems se passe,

& nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Sçavez-vous bien mon ami que vous riſquez beaucoup?

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER.

Ce coquin là m'embaraſſe. *Il fait comme s'il s'en alloit.* Il faut que je m'en aille. *à Trivelin.* Tu me ſuis?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je ſoutiens mon caractere: ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre?

LE CHEVALIER.

Inſolent!

TRIVELIN.

Cruel!

LE CHEVALIER.

Comment, cruel!

TRIVELIN.

Oui, cruel; c'eſt un reproche tendre que je vous fais: continuez, vous n'y êtes pas, j'en viendrai juſqu'aux ſoupirs, vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais plus que penſer de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN.

Ah, ah, ah! vous rêvez mon Cavalier, vous déliberez, votre ton baiſſe, vous devenez traitable, & nous nous accommoderons, je le vois bien, la paſſion que j'ai de vous ſervir eſt ſans quartier; premierement cela eſt dans mon ſang, je ne ſçaurois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Il me prend envie de te traiter comme tu le mérites.

TRIVELIN.

Fy, ne geſticulez point de cette maniere-là, ce geſte-là n'eſt point de votre competence; laiſſez-là cette arme qui vous eſt étrangere; votre œil eſt plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis trahie.

TRIVELIN.

Maſque, venons au fait, je vous connois.

LE CHEVALIER.

Toi?

TRIVELIN.

Oui, Frontin vous connoiſſoit pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin ! Et t'a-t'il dit qui j'étois ?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, & voilà tout, & moi je l'ai crû, car je ne chicane ſur la qualité de perſonne.

LE CHEVALIER.

Puiſqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'inſtruiſe du reſte.

TRIVELIN.

Voyons, pourquoi êtes-vous dans cet équipage-là ?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien, ſi c'étoit pour cela, vous ne déguiſeriez pas votre ſexe, ce ſeroit perdre vos commoditez.

LE CHVALIER.

A part. Il faut le tromper. *A Trivelin.* Je t'avoue que j'avois envie de te cacher la verité, parce que mon déguiſement regarde une Dame de condition, ma Maitreſſe, qui a des vûes ſur un M. Lelio que tu verras, & qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comteſſe à qui appartient ce Château.

TRIVELIN.

Eh ! quelle eſpece de commiſſion vous donne-

donne-t'elle auprès de ce Lelio ? l'emploi me paroît gaillard, ſoubrette de mon ame.

LE CHEVALIER.

Point du tout, ma charge ſous cet habit-ci, eſt d'attaquer le cœur de la Comteſſe ; je puis paſſer comme tu vois pour un aſſez joli Cavalier, & j'ai déja vû les yeux de la Comteſſe s'arrêter plus d'une fois ſur moi ; ſi elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lelio, il reviendra à Paris, on lui propoſera ma Maîtreſſe qui y eſt, elle eſt aimable, il la connoit, & les nôces ſeront bien-tôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à préſent à rez-de-chauſſée, as-tu le cœur libre ?

LE CHEVALIER.

Oui.

TRIVELIN.

Et moi auſſi ; ainſi de compte arrêté, cela fait deux cœurs libres, n'eſt-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Ergo, je conclus que nos deux cœurs ſoient déſormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore toujours auſſi judicieuſement, que deux amis devant s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avances deux mois de récompenſe ſur l'exacte diſcrétion que je promets d'avoir; je ne parle point du ſervice domeſtique que je te rendrai ſur cet article, c'eſt à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voilà déja ſix louis d'or d'avance pour ta diſcrétion, & en voilà déja trois pour tes ſervices.

TRIVELIN, *d'un air indifferent.*

J'ai aſſez de cœur pour refuſer ces trois derniers louis-là; mais donnes, la main qui me les préſente étourdit ma généroſité.

LE CHEVALIER.

Voici Monſieur Lelio, retire-toi, & va t'en m'attendre à la porte de ce Château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi, ma friponne à ton tour que je ſuis ton Valet ſur la ſcene, & ton Amant dans les couliſſes; tu me donneras des ordres en public, & des ſentimens dans le tête à tête.

Il ſe retire en arriere quand Lelio entre avec Arlequin. Les Valets ſe rencontrans ſe ſaluent.

SCENE IV.

LELIO, LE CHEVALIER, ARLEQUIN, TRIVELIN, *derriere leurs Maîtres.*

LELIO, *vient d'un air reveur.*

LE CHEVALIER.

LE voilà plongé dans une grande reverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin derriere eux.*

Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot, & vous êtes fort bon phiſionomiſte.

LELIO, *ſe retournant vers Arlequin, & appercevant le Chevalier.*

Arlequin.... Ah! Chevalier, je vous cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous, Lelio? je vous vois enveloppé dans une diſtraction qui m'inquiéte.

LELIO.

Je vous dirai ce que c'eſt. *A Arlequin.*

Arlequin, n'oublie pas d'avertir les Muſiciens de ſe rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur. *A Trivelin.* Allons boire pour faire aller notre amitié plus vîte.

TRIVELIN.

Allons, la recette eſt bonne, j'aime aſſez votre maniere de hâter le cœur.

SCENE V.

LELIO, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER.

EH bien! mon cher, de quoi s'agit-il, qu'avez vous, puis-je vous être utile à quelque choſe?

LELIO.

Très-utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LELIO.

Etes-vous mon ami?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous diſe non, puiſque vous me faites cette queſtion-là.

LELIO.

Ne te fâches point, Chevalier, ta vi-

vacité m'oblige; mais paſſes-moi cette queſtion-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LELIO.

Es-tu ſcrupuleux?

LE CHEVALIER.

Je le ſuis raiſonnablement.

LELIO.

Voilà ce qu'il me faut, tu n'as pas un honneur mal-entendu ſur une infinité de bagatelles qui arrêtent les ſots.

LE CHEVALIER, *à part.*

Fy, voilà un vilain début.

LELIO.

Par exemple, un Amant qui dupe ſa Maîtreſſe pour ſe débaraſſer d'elle, en eſt-il moins honnête homme, à ton gré?

LE CHEVALIER.

Quoi! il ne s'agit que de tromper une femme?

LELIO.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie.

LELIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu vou-

lois mettre le feu à une Ville. Eh ! comment donc ! trahir une femme, c'eſt avoir une action glorieuſe par devers ſoi.

LELIO, *guai.*

Oh ! parbleu, puiſque tu le prends ſur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher, & ſans vanité tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné & comme charmé.*

Toi, mon ami ? ah ! je te prie, donne-moi le plaiſir de te regarder à mon aiſe ; laiſſe-moi contempler un homme chargé de crimes ſi honorables. Ah ! petit traître, vous êtes bienheureux d'avoir de ſi brillantes indignitez ſur votre compte.

LELIO, *riant.*

Tu me charmes de penſer ainſi ; viens que je t'embraſſe : ma foi à ton tour tu m'as tout l'air d'avoir eté l'écueil de bien des cœurs. Fripon, combien de réputations as-tu bleſſées à mort dans ta vie, combien as-tu déſeſperé d'Arianes, dis ?

LE CHEVALIER.

Helas ! tu te trompes, je ne connois point d'avantures plus communes que les miennes ; j'ai toujours eu le malheur de ne trouver que des femmes très-ſages.

LELIO.

Tu n'as trouvé que des femmes très-ſages, où diantre t'es-tu donc fourré, tu as fait-là des découvertes bien ſingulieres : après cela, qu'eſt-ce que ces femmes-là gagnent à être ſi ſages, il n'en eſt ni plus ni moins; ſommes-nous heureux, nous le diſons, ne le ſommes-nous pas, nous mentons, cela revient au même pour elles : quant à moi, j'ai toujours dit plus de veritez que de menſonges?

LE CHEVALIER.

Tu traites ces matieres-là avec une legereté qui m'enchante.

LELIO.

Revenons à mes affaires, quelque jour je te dirai de mes eſpiegleries, qui te feront rire. Tu es un cadet de maiſon, & par conſequent tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'eſt raiſonner juſte.

LELIO.

Tu es beau & bien fait, devines à quel deſſein je t'ai engagé à nous ſuivre avec tous tes agrémens ; c'eſt pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta priere. A préſent dis-moi

la fortune que je vais faire.

LELIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comteſſe, & d'arriver à la conquête de ſa main par celle de ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badines, ne ſçais-je pas que tu l'aimes, la Comteſſe?

LELIO.

Non, je l'aimois ces jours paſſez, mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi! lorſque tu as pris de l'amour, & que tu n'en veux plus, il s'en retourne comme cela ſans plus de façon, tu lui dis, va-t'en, & il s'en va: mais, mon ami, tu as un cœur impayable?

LELIO.

En fait d'amour, j'en fais aſſez ce que je veux; j'aimois la Comteſſe parce qu'elle eſt aimable; je devois l'épouſer parce qu'elle eſt riche, & que je n'avois rien de mieux à faire; mais dernierement pendant que j'étois à ma Terre, on m'a propoſé en mariage une Demoiſelle de Paris, que je ne connois point, & qui me donne douze mille livres de rente: la Comteſſe n'en a que ſix; j'ai donc calculé que ſix valoient moins que douze;

eh ! l'amour que j'avois pour elle pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul ſi raiſonnable ; cela auroit été ridicule, ſix doivent reculer devant douze, n'eſt-il pas vrai ? Tu ne me réponds rien.

LE CHEVALIER.

Eh ! que diantre veux-tu que je réponde à une régle d'Arithmétique, il n'y a qu'à ſçavoir compter pour voir que tu as raiſon.

LELIO.

C'eſt cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'eſt-ce qui t'embaraſſe là-dedans ? Faut il tant de cérémonie pour quitter la Comteſſe ? Il s'agit d'être infidele, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire : Madame, comptez vous-même, voyez ſi je me trompe, voilà tout : peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmétique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide ; cela pourroit arrêter un poltron ; mais un brave homme comme toi, au-deſſus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuſe, il écoute, s'excuſe négligemment, & ſe retire en faiſant une réverence très-profonde en Cavalier poli, qui ſçait avec

quel reſpect il doit recevoir en pareil cas les titres de fourbe & d'ingrat.

LELIO.

Oh! parbleu de ces titres-là j'en ſuis fourni, & je ſçais faire la réverence. Madame la Comteſſe auroit déja reçû la mienne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politeſſe; mais il y a une petite épine qui m'arrête, c'eſt que pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre, il y a quelque tems, Madame la Comteſſe m'a prêté dix mille écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah! tu as raiſon, c'eſt une autre affaire, je ne ſçache point de réverence qui puiſſe acquitter ce billet-là: le titre de débiteur eſt bien ſérieux, vois-tu: celui d'infidele n'expoſe qu'à des reproches, l'autre à des aſſignations; cela eſt différent, & je n'ai point de recette pour ton mal.

LELIO.

Patience, Madame la Comteſſe croit qu'elle va m'épouſer, elle n'attend plus que l'arrivée de ſon frere, & outre la ſomme de dix mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela, un dédit entre elle & moi

de la même ſomme ; ſi c'eſt moi qui romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit, & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre : m'entends-tu ?

LE CHEVALIER.

Ah ! l'honnête homme : oui je commence à te comprendre ; voici ce que c'eſt. Si je donne de l'amour à la Comteſſe, tu crois qu'elle aimera mieux payer le dédit, en te rendant ton billet de dix mille écus, que de t'épouſer ; de façon que tu gagneras dix mille écus avec elle : n'eſt-ce pas cela ?

LELIO.

Tu entres, on ne peut pas mieux, dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles ſont très-ingénieuſes, très-lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelles tes eſpiegleries : en effet, l'honneur que tu as fait à la Comteſſe en ſoupirant pour elle, vaut dix mille écus comme un ſol.

LELIO.

Elle n'en donneroit pas cela, ſi je m'en fiois à ſon eſtimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puiſſe ſurprendre le cœur de la Comteſſe ?

LELIO.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus

LELIO.

Je me ſuis apperçû qu'elle aime ta compagnie, elle te loue ſouvent, te trouve de l'eſprit, il n'y a qu'à ſuivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage-là.

LELIO.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Par mille raiſons, parce que je ne pourrai jamais avoir de l'amour pour la Comteſſe : ſi elle ne vouloit que de l'amitié, je ſerois à ſon ſervice ; mais n'importe.

LELIO.

Eh ! qui eſt-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle ? Eſt-il beſoin d'aimer ſa femme ; ſi tu ne l'aimes pas, tant pis pour elle, ce ſont ſes affaires, & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon, mais je croyois qu'il falloit aimer ſa femme, fondé ſur ce qu'on vivoit mal avec elle, quand on ne l'aimoit pas.

LELIO.

Eh ! tant mieux, quand on vit mal avec elle, cela vous diſpenſe de la voir, c'eſt autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fait, me voilà prêt à exécuter ce que tu ſouhaites; ſi j'épouſe la Comteſſe, j'irai me fortifier avec le brave Lelio dans le dédain qu'on doit à ſon épouſe.

LELIO.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en aſſure : crois-tu, par exemple, que j'aimerai la Demoiſelle de Paris, moi ? Une quinzaine de jours tout au plus, après quoi je crois que j'en ſerai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh ! donnes-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cauſe de ſes douze mille livres de rente.

LELIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

T'a-t'on dit qu'elle fût jolie ?

LELIO.

On m'écrit qu'elle eſt belle; mais de l'humeur dont je ſuis, cela ne l'avance pas de beaucoup : ſi elle n'eſt pas laide,

elle le deviendra, puiſqu'elle ſera ma femme, cela ne peut pas lui manquer.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi, une femme ſe dépite quelquefois.

LELIO.

En ce cas-là, j'ai une Terre écartée qui eſt le plus beau déſert du monde, où Madame iroit calmer ſon eſprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh! dès que tu as un déſert, à la bonne heure, voilà ſon affaire. Diantre! l'ame ſe tranquiliſe beaucoup dans une ſolitude, on y joüit d'une certaine mélancolie, d'une douce triſteſſe, d'un repos de toutes les couleurs, elle n'aura qu'à choiſir.

LELIO.

Elle ſera la maîtreſſe.

LE CHEVALIER.

L'heureux tempérament! Mais j'apperçois la Comteſſe; je te recommande une choſe; feint toujours de l'aimer: ſi tu te montrois inconſtant, cela intéreſſeroit ſa vanité, elle courroit après toi, & me laiſſeroit là.

LELIO, *dit.*

Je me gouvernerai bien, je vais au de-

vant d'elle. *Il va au devant de la Comteſſe qui ne paroît pas encore, & pendant qu'il y va.*

LE CHEVALIER *dit.*

Si j'avois épouſé le Seigneur Lelio, je ſerois tombée en de bonnes mains; donner douze mille livres de rente pour acheter le ſéjour d'un déſert. Oh: vous êtes trop cher, Monſieur Lelio, & j'aurai mieux que cela au même prix; mais puiſque je ſuis en train, continuons pour me divertir, & punir ce fourbe-là, & pour en débaraſſer la Comteſſe.

LELIO, *à la Comteſſe en entrant.*

J'attendois nos Muſiciens, Madame, & je cours les preſſer moi-même; je vous laiſſe avec le Chevalier, il veut nous quitter, ſon ſéjour ici l'embaraſſe, je crois qu'il vous craint, cela eſt de bon ſens, & je ne m'en inquiéte point; je vous connois, mais il eſt mon ami, notre amitié doit durer plus d'un jour, & il faut bien qu'il ſe faſſe au danger de vous voir: je vous prie de le rendre plus raiſonnable, je reviens dans l'inſtant.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUoi! Chevalier, vous prenez de pareils prétextes pour nous quitter? si vous nous disiez les véritables raisons qui pressent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raisons, Comtesse, ma foi Lelio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment! que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi?

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier, je m'y prendrois un peu tard; est-ce que vous m'en avez donné le tems? Non, Madame, le mal est fait, il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En verité, Chevalier, vous êtes bien à plaindre, & je ne sçavois pas que j'étois si dangereuse.

LE CHEVALIER.

Oh! que si, je ne vous dis rien là dont tous

tous les jours votre miroir ne vous accuſe d'être capable ; il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hoſpitalité avec moi, ſi vous m'ameniez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu je l'en défie, il ne vous prêtera jamais rien, la nature y a mis bon ordre, & c'eſt elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce ſoit avec tant d'excès.

LE CHEVALIER.

Comteſſe, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir; car avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre juſtice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis mieux que cela, ce ne ſeroit-là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier; quelque inclination ſans doute vous rappelle à Paris, & vous vous ennuyeriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, si vous n'y venez pas, *il lui prend la main*; à l'égard de l'ennui, si vous sçaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comtesse, c'est un vrai présent que vous me ferez, ce sera même une bonté; mais cela vous passe, & vous ne donnez que de l'amour: voilà tout ce que vous sçavez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais assez mal.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LELIO, &c.

LELIO.

NOus ne pouvons avoir notre divertissement que tantôt, Madame; mais en revanche voici une nôce de Village dont tous les Acteurs viennent pour vous divertir. *Au Chevalier.* Ton Valet & le mien sont à la tête, & menent le branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

CHantons tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait de Colette,
Qu'il eſt heureux ce garçon-là!
J'aimerois bien le mariage,
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus ſage,
Zeſte vous vient entre les bras,
Et boute, & garre, allons courage,
Rien n'eſt ſi biau que le tracas
Des fins premiers jours du ménage,
Mais morgué ça ne dure pas,
Le cœur vous faille, & c'eſt dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette nôce que tu vois;
T'agace-t'elle un peu; pour moi
Il me ſemble voir à ta mine
Que tu ſens un je ne ſçai quoi.
L'ami Lucas & la couſine,
Riront tant qu'ils pourront tous deux,
En ſe gauſſant des médiſeux:
Dis la verité, Mathurine,
Ne ferois-tu pas bien comme eux?

MATHURINE.

Voyez le biau diſcours à faire,

De demander en pareil cas,
Que fais-tu, que ne fais-tu pas?
Eh! Colin, ſans tant de myſtere
Marions-nous, tu le ſçauras:
A préſent ſi j'étois ſincere,
Je vais ſouvent dans le valon,
Tu m'y ſuivrois malin garçon,
On n'y trouve point de Notaire,
Mais on y trouve du gazon.

ON DANSE.

BRANLE.

QUe l'on diſe tout ce qu'on voudra,
Tout cy, tout ça,
Je veux tâter du mariage,
En arrive ce ce qui pourra,
Tout cy, tout ça.
Par la ſangué j'ons bon courage,
Ce courage, dit-on, s'en va,
Tout cy, tout ça,
Morguenne il faut voir cela,
Ma Claudine un jour me conta
Tout cy, tout ça.
Que ſa mere en courroux contre elle
Lui défendoit qu'elle m'aima,
Tout cy, tout ça.
Mais auſſi-tôt me dit la belle,
Entrons dans ce bocage-là,

Tout cy, tous ça,
Nous verrons ce qu'il en ſera.

Quand elle y fut elle chanta
Tout cy, tout ça,
Berger, dis-moi que ton cœur m'aime,
Et le mien auſſi te dira
Tout cy, tout ça;
Combien ſon amour eſt extrême,
Après elle me regarda
Tout cy, tout ça,
D'un doux regard qui m'acheva.

Mon cœur à ſon tour lui chanta
Tout cy, tout ça,
Une chanſon qui fut ſi tendre,
Que cent fois elle ſoupira
Tout cy, tout ça,
Du plaiſir qu'elle eut de m'entendre:
Ma chanſon tant recommença
Tout cy, tout ça,
Tant enfin que la voix me manqua.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue assez douce, & d'un assez bon rapport ; car il m'en revient déja de l'argent & une Maîtresse : ce beau commencement-là promet encore une plus belle fin. Or, moi qui suis un habile homme, est-il naturel que je reste ici les bras croisés; ne ferai-je rien qui hâte le succès du projet de ma chere suivante ? Si je disois au Seigneur Lélio que le cœur de la Comtesse commence à capituler pour le Chevalier, il se dépiteroit plus vîte, & partiroit pour Paris où on l'attend : je lui ai déja témoigné que je souhaiterois avoir l'honneur de lui parler : mais le voilà qui s'entretient avec la Comtesse, attendons qu'il ait fait avec elle.

SCENE II.

LELIO, LA COMTESSE. *Ils entrent tous deux comme continuant de ſe parler*

LA COMTESSE.

NOn, Monſieur, je ne vous comprens point, vous liez amitié avec le Chevalier; vous me l'amenez, & vous voulez enſuite que je lui faſſe mauvaiſe mine? Qu'eſt-ce que c'eſt que cette idée-là? Vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable, amuſant, & effectivement j'ai jugé que vous aviez raiſon.

LELIO, *repetant un mot.*

Effectivement. Cela eſt donc bien effectif? Eh bien, je ne ſçais que vous dire; mais voilà un effectivement qui ne devroit pas ſe trouver là, par exemple.

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LELIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je reſpecte votre an-

tipatie pour effectivement ? Eſt-ce qu'il n'eſt pas bon François, l'a-t'on proſcrit de la langue ?

LELIO.

Non, Madame, mais il marque que vous êtes un peu trop perſuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela ? Oh ! il a tort, & le procès que vous lui faites eſt raiſonnable, mais vous m'avouerez qu'il n'y a pas de mal à ſentir ſuffiſamment le mérite d'un homme quand le mérite eſt réel, & c'eſt comme j'en uſe avec le Chevalier.

LELIO.

Tenez, ſentir eſt encore une expreſſion qui ne vaut pas mieux : ſentir eſt trop, c'eſt connoître qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je ſuis d'avis de ne dire plus mot, & d'attendre que vous m'ayez donné la liſte des termes ſans reproches que je dois employer : je crois que c'eſt le plus court, il n'y a que ce moyen-là qui puiſſe me mettre en état de m'entretenir avec vous

LELIO.

Eh ! Madame, faites grace à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance, je ne ſçavois

ſçavois pas la différence qu'il y avoit entre connoître & ſentir.

LELIO.

Sentir, Madame, c'eſt le ſtile du cœur, & ce n'eſt pas dans ce ſtile-là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Ecoutez, le vôtre ne m'amuſe point, il eſt froid, il me glace, & ſi vous voulez même, il me rebute.

LELIO, *à part.*

Bon, je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons-nous, croyez-moi; je parle mal, vous ne me répondez pas mieux, cela ne fait pas une converſation amuſante.

LELIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lelio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des momens où vous feriez bien de ne pas vous montrer, entendez-vous.

LELIO.

Vous me trouvez donc bien inſupportable?

LA COMTESSE.

Epargnez-vous ma réponſe; vous au-

riez à vous plaindre de la valeur de mes termes, je le ſens bien.

LELIO.

Et moi, je ſens que vous vous retenez, vous me diriez de bon cœur que vous me haïſſez.

LA COMTESSE.

Non, mais je vous le dirai bien-tôt, ſi cela continue, & cela continuera ſans doute.

LELIO.

Il ſemble que vous le ſouhaitez.

LA COMTESSE.

Hum, vous ne feriez pas languir mes ſouhaits.

LELIO, *d'un air fâché & vif.*

Vous me déſolez, Madame.

LA COMTESSE.

Je me retiens, Monſieur, je me retiens. *Elle veut s'en aller.*

LELIO.

Arrêtez, Comteſſe, vous m'avez fait l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendreſſe.

LA COMTESSE.

Ah! le beau détail où vous entrez-là.

LELIO.

Le dédit même qui eſt entre nous ...

LA COMTESSE *fâchée.*

Eh bien! ce dédit vous chagrine, il n'y a qu'à le rompre; que ne me diſiez-vous cela ſur le champ, il y a une heure que vous biaiſez pour arriver là.

LELIO.

Le rompre! J'aimerois mieux mourir: ne m'aſſure-t'il pas votre main?

LA COMTESSE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ma main ſans mon cœur?

LELIO.

J'eſpere avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaiſez vous donc?

LELIO.

En quoi donc ai-je pû vous déplaire? Vous aurez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premierement.

LELIO.

Eh! morbleu, Madame, quand on aime....

LA COMTESSE.

Ah! quel emportement!

LELIO.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux? Autrefois vous me reprochiez que je ne l'é-

tois pas assez, vous me trouviez trop tranquille : me voici inquiet, & je vous déplais.

LA COMTESSE.

Achevez, Monsieur, concluez que je suis une capricieuse voilà ce que vous voulez dire, je vous entens bien ; le compliment que vous me faites est digne de l'entretien dont vous me regalez depuis une heure ; & après cela vous me demanderez en quoi vous me déplaisez : ah ! l'étrange caractere.

LELIO.

Mais je ne vous appelle pas capricieuse, Madame ; je dis seulement que vous voulez que je fusse jaloux : aujourd'hui je le suis, pourquoi le trouvez-vous mauvais ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! vous direz encore que vous ne m'appellez pas fantasque ?

LELIO.

De grace répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là, & je n'ai vû que vous dans la vie qui m'ayiez trouvé si ridicule.

LELIO *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous parlez, Madame; car ce discours-là ne peut pas s'adresser à moi.

LA COMTESSE.

Fort bien, me voilà devenue visionnaire à présent: continuez, Monsieur, continuez, vous ne voulez pas rompre le dédit, cependant c'est moi qui ne veux plus, n'est-il pas vrai?

LELIO.

Que d'industrie pour vous sauver d'une question fort simple, à laquelle vous ne pouvez répondre.

LA COMTESSE.

Oh! je n'y sçaurois tenir, capricieuse, ridicule, visionnaire & de mauvaise foi, le portrait est flateur; je ne vous connoissois pas, Monsieur Lelio, je ne vous connoissois pas; vous m'avez trompée: je vous passerois de la jalousie, je ne parle pas de la vôtre, elle n'est pas supportable, c'est une jalousie terrible, odieuse, qui vient du fond du temperament, du vice de votre esprit; ce n'est pas délicatesse chez vous, c'est mauvaise humeur naturelle, c'est précisément caractere. Oh! ce n'est pas-là la jalousie que je vous demandois, je voulois une

inquiétude douce, qui a ſa ſource dans un cœur timide & bien touché, & qui n'eſt qu'une louable méfiance de ſoi-même: avec cette jalouſie-là, Monſieur, on ne dit point d'invectives aux perſonnes que l'on aime; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantaſques: on craint ſeulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous paſſe; ces ſentimens-là ne ſont pas du reſſort d'une ame comme la vôtre: chez vous, c'eſt des emportemens, des fureurs, ou pur artifice: vous ſoupçonnez injurieuſement, vous manquez d'eſtime, de reſpect, de ſoumiſſion; vous vous appuyez ſur un dédit, vous fondez vos droits ſur des raiſons de contraintes: un dédit, Monſieur Lelio, des ſoupçons, & vous appellez cela de l'amour? C'eſt un amour à faire peur. Adieu. LELIO.

Encore un mot, vous êtes en colere, mais vous reviendrez, car vous m'eſtimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit, j'en eſtime tant d'autres, je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être eſtimable, on n'eſt que ce qu'on doit être.

LELIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grace, vous m'êtes chere, le Chevalier vous aime, ayez pour lui un peu plus de froideur, insinuez-lui qu'il nous laisse, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui insinuer qu'il nous laisse, c'est-à-dire, lui glisser tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement passer dans son esprit pour une femme qui ne sçait pas vivre : non, Monsieur, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît : toute la subtilité possible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule quand il l'est, vous me le prouvez par le vôtre; c'est un avis que je vous insinue tout doucement, pour vous donner un petit essai de ce que vous appellez maniere insinuante. *Elle se retire.*

SCENE III.

LELIO, *un moment seul & en riant.*

ALlons, allons, cela va très-rondement, j'épouserai les douze mille livres de rente : mais voilà le Valet du Chevalier. *A Trivelin.* Il m'a paru tantôt que tu avois quelque chose à me dire.

SCENE IV.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

OUi, Monſieur, pardonnez à la liberté que je prens. L'équipage où je ſuis ne prévient pas en ma faveur, cependant tel que vous me voyez, il y a là dedans le cœur d'un honnête homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes gens.

LELIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, & je le dis avec un ſouvenir modeſte, moi-même autrefois, j'ai été du nombre de ces honnêtes gens; mais vous ſçavez, Monſieur, à combien d'accidens nous ſommes ſujets dans la vie; le ſort m'a joüé, il en a joüé bien d'autres, l'hiſtoire eſt remplie du recit de ſes mauvais tours, Princes, Heros, il a tout mal mené, & je me conſole de mes malheurs avec de tels confreres.

LELIO.

Tu m'obligerois de retrancher tes reflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunez ſont un peu babillards, Monſieur, ils s'attendriſſent aiſément ſur leurs avantures : mais je coupe court, & ce petit préambule me ſervira, s'il vous plaît, à m'attirer un peu d'eſtime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LELIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous ſçavez que je fais la fonction de domeſtique auprès de Monſieur le Chevalier.

LELIO.

Oüi.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-tems avec lui, Monſieur, ſon caractere donne trop de ſcandale au mien.

LELIO.

Eh, que lui trouves-tu de mauvais ?

TRIVELIN.

Que vous êtes different de lui, à peine vous ai-je vû, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même ; Ah quelle ame franche, que de netteté dans ce cœur-là !

LELIO.

Tu vas encore t'amuſer à mon éloge, & tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monsieur, la vertu vaut bien une petite parenthese en sa faveur.

LELIO.

Venons donc au reste à present.

TRIVELIN.

De grace souffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LELIO.

Parle.

TRIVELIN.

Je suis fier, mais je suis pauvre; qualitez comme vous jugez bien, très-difficiles à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de se trouver presque toujours ensemble; voilà ce qui me passe.

LELIO.

Poursuis, à quoi nous mene ta fierté & ta pauvreté?

TRIVELIN.

Elles nous menent à un combat qui se passe entr'elles: la fierté se défend d'abord à merveilles, mais son ennemie est bien pressante; bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laisse le champ de bataille à la pauvreté qui ne rougit de rien, & qui sollicite en ce moment votre liberalité.

LELIO.

Je t'entends, tu me demande quelque argent pour récompense de l'avis que tu vas me donner.

TRIVELIN.

Vous y êtes; les ames genereuses ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos besoins : que cela est beau! LELIO.

Je consens à ce que tu demandes, à une condition à mon tour; c'est que le secret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé, & je serai de bonne foi là-dessus, dis à present.

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la generosité de vos pareils. Quelle misere! mais n'importe, votre équité me rendra ce que votre œconomie me retranche, & je commence. Vous croyez le Chevalier, votre intime & fidele ami, n'est-ce pas?

LELIO.

Oüi sans doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LELIO.

En quoi donc?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comteſſe vous aime toûjours.

LELIO.

J'en ſuis perſuadé.

TRIVELIN.

Erreur, trois fois erreur.

LELIO.

Comment ?

TRIVELIN.

Oüi, Monſieur, vous n'avez ni ami, ni Maîtreſſe ; quel brigandage dans ce monde ! La Comteſſe ne vous aime plus, le Chevalier vous a eſcamoté ſon cœur, il l'aime, il en eſt aimé, c'eſt un fait je le ſçais, je l'ai vû, je vous en avertis, faites-en votre profit & le mien.

LELIO.

Eh dis-moi, as-tu remarqué quelque choſe qui te rende sûr de cela ?

TRIVELIN.

Monſieur, on peut ſe fier à mes obſervations ; tenez je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux, je vous dirai ce qu'elle ſent, & ce qu'elle ſentira, le tout à une virgule près. Tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur s'écrit ſur ſon viſage, & j'ai tant étudié cette écriture-là, que je la lis tout auſſi couramment que

la mienne ; par exemple, tantôt pendant que vous vous amuſiez dans le Jardin à cuëillir des fleurs pour la Comteſſe, je racommodois près d'elle une paliſſade, & je voyois le Chevalier ſautillant, rire, & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin, lui diſoit-elle, en ſouriant négligemment à ſes enjoüemens ; tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce ſourire là, c'étoit un chifre ; ſçavez-vous ce qu'il ſignifioit? Que vous m'amuſez agréablement Chevalier, que vous êtes aimable dans vos façons, ne ſentez-vous pas que vous me plaiſez ?

LELIO.

Cela eſt bon, mais rapporte-moi quelque choſe que je puiſſe expliquer, moi, qui ne ſuis pas ſi ſçavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baiſers, dont on ſe fâchoit, & qu'on n'eſquivoit pas. Laiſſez-moi donc, diſoit-elle, avec un viſage indolent, qui ne faiſoit rien pour ſe tirer d'affaires, qui avoit là pareſſe de reſter expoſé à l'injure ; mais en verité vous n'y ſongez pas, ajoûtoit-elle enſuite : & moi tout en racommodant ma paliſſade, j'ex-

pliquois ce *vous n'y ſongez pas*, & ce *laiſez-moi donc*, & je voyois que cela vouloit dire, courage Chevalier, encore un baiſer ſur le même ton, ſurprenez-moi toûjours afin de ſauver les bienſéances, je ne dois conſentir à rien; mais ſi vous êtes adroit je n'y ſçaurois que faire, ce ne ſera pas ma faute.

LELIO.

Oüida, c'eſt quelque choſe que des baiſers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah la belle main, s'écria-t'il enſuite, ſouffrez que je l'admire. Il n'eſt pas neceſſaire. De grace. Je ne veux point. Ce nonobſtant la main eſt priſe, admirée, careſſée, cela va tout de ſuite; arrêtez-vous: point de nouvelles. Un coup d'éventail part là-deſſus, coup galant qui ſignifie, ne lâchez point, l'Eventail eſt ſaiſi: nouvelles pirateries ſur la main qu'on tient; l'autte vient à ſon ſecours; autant de pris encore par l'ennemi: mais je ne vous comprens point, finiſſez-donc; vous en parlez bien à votre aiſe, Madame. Alors la Comteſſe de s'embaraſſer, le Chevalier de la regarder tendrement: elle de rougir; lui de s'animer, elle de ſe fâcher ſans

colere, lui de se jetter à ses genoux sans repentance, elle de pousser honteusement un demi soupir, lui de ripaster effrontement par un tout entier, & puis vient du silence, & puis des regards qui sont bien tendres, & puis d'autres qui n'osent pas l'être, & puis ..... qu'est-ce que cela signifie, Monsieur. Vous le voyez bien, Madame : levez-vous donc, me pardonnez-vous ? Ah je ne sçai. Le procès en étoit-là quand vous êtes venu, mais je crois maintenant les parties d'accord, qu'en dites-vous ?

LELIO.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme, & jusqu'où prétendez-vous donc que je la conduise pour vous persuader ? Je désespere de la pousser jamais plus loin ; j'ai vû l'amour naissant, quand il sera grand garçon, j'aurai beau l'attendre auprès de la palissade, au diable s'il y vient badiner ; or il grandira au moins, s'il n'est déja grandi, car il m'a paru aller bon train, le gaillard.

LELIO.

Fort bon train ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comteſſe, ne l'auriez-vous pas épouſée ſans moi? ſi vous aviez vû de quel air elle abandonnoit ſa main blanche au Chevalier.

LELIO.

En verité, te paroiſſoit-il qu'elle y prît goût?

TRIVELIN.

Oüi, Monſieur, *à part.* On diroit qu'il en prend auſſi lui. *à Lelio.* Eh bien, trouvez-vous que mon avis mérite ſalaire?

LELIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN.

Sans difficulté, tu es un coquin: voilà un prélude de reconnoiſſance bien bizarre!

LELIO.

Le Chevalier te donneroit cent coups de bâton, ſi je lui diſois que tu le trahis, oh! ces coups de bâton que tu mérite, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot. Adieu, tu dois être content., te voilà payé. *Il s'en va.*

TRIVELIN.

Je n'avois jamais vû de monnoye frapée à ce coin-là. Adieu, Monſieur, je ſuis

ſuis votre ſerviteur, que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que m'a fait la fortune, voila certes la plus comique! me payer en exemption de coups de bâton, c'eſt ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprens rien, je lui dis que ſa Maîtreſſe le plante là, il me demande ſi elle y prend goût. Eſt-ce que notre faux Chevalier m'en feroit accroire? Et ſeroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne penſe. Interrogeons un peu Arlequin là-deſſus.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

AH te voilà, où vas-tu;

ARLEQUIN.

Voir s'il y a des Lettres pour mon Maître.

TRIVELIN.

Tu me parois occupé, à quoi: eſt-ce que tu rêves?

ARLEQUIN.

A des loüis d'or.

TRIVELIN.

Diantre, tes reflexions ſont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois auſſi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi ?

ARLEQUIN.

T'entretenir de loüis d'or.

TRIVELIN.

Encore des loüis d'or, mais tu as une mine d'or dans ta tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami, où as-tu pris toutes ces piſtoles que je t'ai vû tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bû au cabaret du Bourg, je voudrois bien ſçavoir le ſecret que tu as pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai gueres te donner le ſecret d'en faire, je n'ai jamais poſſedé que les ſecret de le dépenſer.

ARLEQUIN.

Oh, j'ai auſſi un ſecret qui eſt bon pour cela, moi, je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Oüi da, on fait ſon affaire avec du vin,

quoique lentement, mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau ſexe, on réüſſit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah le beau ſexe, on ne trouve point de cet ingredient-là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours, mais de grace inſtruis-moi d'une choſe à ton tour : ton Maître & Monſieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup ?

ARLEQUIN.

Oüi.

TRIVELIN.

Fy. Se témoignent-ils de grands empreſſemens, ſe font-ils beaucoup d'amitié ?

ARLEQUIN.

Ils ſe diſent, comment te porte-tu ? à ton ſervice, & moi auſſi, j'en ſuis bien aiſe ; après cela ils dînent & ſoupent enſemble, & puis bon ſoir, je te ſouhaite une bonne nuit, & puis ils ſe couchent, & puis ils dorment, & puis le jour vient: eſt-ce que tu veux qu'ils ſe diſent des injures ?

TRIVELIN.

Non, mon ami, c'eſt que j'avois quelque petite raiſon de te demander cela,

par rapport à quelque avanture qui m'eſt arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi.

TRIVELIN.

Oüi, j'ai touché le cœur d'une aimable perſonne, & l'amitié de nos Maîtres prolongera notre ſéjour ici.

ARLEQUIN.

Et où eſt-ce que cette rare perſonne-là habite avec ſon cœur?

TRIVELIN.

Ici te dis-je : mal peſte, c'eſt une affaire qui m'eſt de conſequence.

ARLEQUIN.

Quel plaiſir! elle eſt jeune?

TRIVELIN.

Je lui crois dix-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah le tendron! elle eſt jolie?

TRIVELIN.

Jolie! quelle maigre épitete, vous lui manquez de reſpect; ſçachez qu'elle eſt charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah mamour, friandiſe de mon ame!

TRIVELIN.

Et c'eſt de ſa main mignone que je tiens ces loüis d'or dont tu parles; &

que le don qu'elle m'en a fait me rend si précieux.

ARLEQUIN, *à ce mot laisse aller ses bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN, *à part.*

Il me divertit, je veux le pousser jusqu'à l'évanoüissement. Ce n'est pas le tout mon ami; ses discours ont charmé mon cœur; de la maniere dont elle m'a peint, j'avois honte de me trouver si aimable. M'aimerez-vous; me disoit-elle, puis-je compter sur votre cœur?

ARLEQUIN, *transporté.*

Oui, ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu

ARLEQUIN.

A elle, j'ai crû qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah! pendant qu'elle me parloit, ingénieuse à me procurer sa tendresse, elle fouilloit dans sa poche pour en tirer cet or qui fait mes délices. Prenez, m'a-t'elle dit en me le glissant dans la main; & comme poliment j'ouvrois ma main avec lenteur: prenez donc, s'est-elle écriée, ce n'est-là qu'un échantillon du coffre fort que je vous destine: alors je me suis rendu; car un échantillon ne se refuse point.

ARLEQUIN, *jette ſa bate & ſa ceinture à terre, & ſe jettant à genoux il dit.*

Ah! mon ami, je tombe à tes pieds pour te ſupplier en toute humilité, de me montrer ſeulement la face royale de cette incomparable fille, qui donne un cœur & des louis d'or du Perou avec: peut-être me fera-t'elle auſſi préſent de quelque échantillon, je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas, mon enfant, il ne faut pas régler tes eſperances ſur mes avantures: vois-tu bien, entre le Baudet & le Cheval d'Eſpagne, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Hélas! je te regarde comme le premier Cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuſes de mes comparaiſons, je te permets de m'eſtimer, Arlequin; mais ne me loue jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille.

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas, mais je t'aime, & tu te ſentiras de ma bonne fortune, dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de

Bourgogne pour autant de jours que nous ſerons ici.

ARLEQUIN, *demi pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois, pour me conſoler dans ma douleur: donnes-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je ſuis bien aiſe d'aſſiſter à chaque payement.

ARLEQUIN, *en s'en allant & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine, où êtes-vous donc petit louis d'or de mon ame? Helas! je m-en vais vous chercher par tout, hi, hi, hi, hi. *Et puis d'un ton net:* Veux-tu aller boire le premier mois de fondation?

TRIVELIN.

Voilà mon Maître, je ne ſçaurois, mais va m'attendre. *Arlequin s'en va en recommençant hi, hi, hi, hi.*

SCENE VI.

TRIVELIN, *un moment ſeul.*

JE lui ai renverſé l'eſprit, ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon, il n'eſt pas digne d'être aſſocié à notre intrigue.

LE CHEVALIER *vient, & Trivelin dit.*

Ah ! vous voilà, Chevalier ſans pareil, eh bien, notre affaire va-t'elle bien ?

LE CHEVALIER *comme en colere.*

Fort bien, Mons Trivelin ; mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'eſt bien peu de choſe que rien, & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela ?

LE CHEVALIER.

En un mot, tu es un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles n'ont jamais été connues de perſonne.

LE CHVALIER.

Je voudrois bien ſçavoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monſieur Lelio que j'aime la Comteſſe.

TRIVELIN.

Comment, il vous a rapporté ce que je lui ai dit ?

LE

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaiſir de m'en avertir; pour payer mon avis il avoit promis de ſe taire, il a parlé, la dette ſubſiſte.

LE CHEVALIER.

Fort bien. C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monſieur le faquin?

TRIVELIN.

Monſieur le faquin. Retranchez ces petits agrémens-là de votre diſcours, ce ſont des fleurs de Rethorique qui m'entêtent; je voulois avoir de l'argent, cela eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Eh! ne t'en avois-je pas donné?

TRIVELIN

Ne l'avois-je pas pris de bonne grace? de quoi vous plaignez-vous, votre argent eſt-il inſociable? ne pouvoit-il pas s'accommoder avec celui de M. Lelio?

LE CHEVALIER.

Prens-y garde, ſi tu retombes encore dans la moindre impertinence, j'ai une Maîtreſſe qui aura ſoin de toi, je t'en aſſure.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma diſcrétion s'affoiblit; je

l'avoue, je la ſens infirme, il ſera bon de la rétablir par un baiſer ou deux.

LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertiſſons donc cela en autre choſe.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point, je ne puis me réſoudre à vous dire le mot de l'énigme. *Le Chevalier tire ſa montre.* Ah, ah, tu la devineras, tu n'y es plus, le mot n'eſt pas une montre, la montre en approche pourtant, à cauſe du métal.

LE CHEVALIER.

Eh! je vous entens à merveille, qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiſer.

LE CHEVALIER.

Tiens, mais obſerve ta conduite.

TRIVELIN.

Ah! friponne, tu triches ma flame, tu t'eſquives, mais avec tant de grace, qu'il faut me rendre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

ARLEQUIN, *qui vient, a écouté la fin de la ſcene par derriere, dans le tems que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin, d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embraſſe le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH! je la tiens; ah! mamour, je me meurs, cher petit lingot d'or, je n'en puis plus. Ah! Trivelin, je ſuis heureux.

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER.

Je ſuis au déſeſpoir, mon ſecret eſt découvert.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi vous contempler, caſſette de mon ame, qu'elle eſt jolie! mignarde, mon cœur s'en va, je me trouve mal, vîte un échantillon pour me remettre, ah, ah, ah, ah!

LE CHEVALIER, *à Trivelin.*

Débarraſſe-moi de lui, que veut-il dire avec ſon échantillon?

TRIVELIN.

Bon, bon, c'eſt de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du deſſein que je pourſuis, emmene-le, & engage-le au ſecret ; voilà dequoi le faire taire. *A Arlequin.* Mon cher Arlequin, ne me découvre point, je te promets des échantillons tant que tu voudras, Trivelin va t'en donner, ſuis-le, & ne dis mot, tu n'aurois rien ſi tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeſte ! je ſerai ſage ; m'aimerez-vous, petit-homme ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Allons, mon fils, tu te ſouviens bien de la bouteille de fondation, allons la boire.

ARLEQUIN, *ſans bouger.*

Allons.

TRIVELIN.

Viens donc. *Au Chevalier.* Allez votre chemin, & ne vous embarraſſez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Ah ! la belle trouvaille, la belle trouvaille !

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſeul un moment.*

A Tout hazard, continuons ce que j'ai commencé, je prends trop de plaiſir à mon projet pour l'abandonner ; dût-il m'en coûter encore vingt piſtoles, je veux tâcher d'en venir à bout : voici la Comteſſe, je la crois dans de bonnes diſpoſitions pour moi, achevons de la déterminer. Vous me paroiſſez bien triſte, Madame ; qu'avez-vous ?

LA COMTESSE, *à part.*

Eprouvons ce qu'il penſe. *Au Chevalier.* Je viens vous faire un compliment qui me déplaît ; mais je ne ſçaurois m'en diſpenſer.

LE CHEVALIER.

Ah ! notre converſation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pû remarquer que je vous voyois ici avec plaiſir, & s'il ne tenoit qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends, je vous épargne le reſte, & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grace.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien, vous ordonnez, j'obéis.

LA COMTESSE.

Ne dites point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excuſiez, & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je, & ſi vous voulez reſter, en verité vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne riſquez rien à me donner carte blanche; je ſçais le reſpect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il ne faut pas reſpecter des chimeres.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce diſcours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus déſagréable que votre obſtination à me croire polie ; car il faudra malgré moi que je la ſois, je ſuis d'un ſexe un peu fier ; je vous dis de reſter, je ne ſçaurois aller plus loin, aidez-vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Sa fierté ſe meurt, je veux l'achever. *Haut.* Adieu, Madame, je craindrois de prendre le change, je ſuis tenté de demeurer, & je fuis le danger de mal interpréter vos honnêtetez. Adieu, vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil eſprit ? Avec ſon cœur qui n'a pas le ſens commun.

LE CHEVALIER, *ſe retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je ſois parti pour marquer un dégoût à mon égard.

LA COMTESSE.

Allez, Monſieur, je ne ſçaurois attendre, allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus préciſément que moi, qui vous prient de reſter en termes formels, qui ne rougiſſent de rien ; pour moi je me ménage, je ſçais ce que je me

dois, & vous partirez, puiſque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaiſir de reſter?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oui & le non. Quelle bruſque alternative! y a-t'il rien de plus haïſſable qu'un homme qui ne ſçauroit deviner? mais allez-vous-en, je ſuis laſſe de tout faire.

LE CHEVALIER, *faiſant ſemblant de s'en aller.*

Je devine donc, je me ſauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il, il devine, & s'en va; la belle pénétration! Je ne ſçais pourquoi cet homme m'a plû, Lelio n'a qu'à le ſuivre, je le congédie, je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah! que je haïs les hommes à préſent! qu'ils ſont inſupportables! j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant ſur ſes pas.*

Je ne ſongeois pas, Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelques ſervices, n'avez-vous rien à m'y commander?

LA COMTESSE.

Oui-da, oubliez que je ſouhaitois que vous reſtaſſiez ici: voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commiſſion qui m'en donne une autre, c'eſt celle de reſter; & je m'en tiens à la derniere.

LA COMTESSE.

Comment, vous comprenez cela! quel prodige! En verité il n'y a pas moyen de s'étourdir ſur les bontez qu'on a pour vous; il faut ſe réſoudre à les ſentir, ou nous laiſſer là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne préſume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas que vous préſumiez rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il eſt donc inutile de me retenir, Madame?

LA COMTESSE.

Inutile? Comme il prend tout: mais il faut bien obſerver ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais auſſi, que ne vous expliquez-vous franchement? Je pars, vous me retenez; je crois que c'eſt pour quelque choſe qui

en vaudra la peine : point du tout ; c'eſt pour me dire, je n'entens pas que vous préſumiez rien non plus : n'eſt-ce pas-là quelque choſe de bien tentant : & moi, Madame, je n'entens point vivre comme cela ; je ne ſçaurois, je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avez-là un amour bien mutin : il eſt bien preſſé.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ma faute, il eſt comme vous me l'avez donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulez vous ?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien ! il faut eſperer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi ! me jetter dans l'eſperance : oh ! que non ; je ne donne point dans un pays perdu, je ne ſçaurois, ou je marche.

LA COMTESSE.

Marchez, marchez, on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compa-

gnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum, nous n'irons peut-être pas loin enſemble.

LE CHEVALIER.

Hé, par où devinez-vous cela?

LA COMTESSE.

C'eſt que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur, j'ai crû votre ſoupçon plus grave; mais pour volage, s'il n'y a que cela qui vous retienne, partons; quand vous me connoîtrez mieux, vous ne me reprocherez pas ce défaut-là.

LA COMTESSE.

Parlons raiſonnablement, vous pourrez me plaire, je n'en diſconviens pas; mais eſt-il naturel que vous plaiſiez tout d'un coup?

LE CHEVALIER.

Non. Mais ſi vous vous réglez avec moi ſur ce qui eſt naturel, je ne tiens rien, je ne ſçaurois obtenir votre cœur que gratis: ſi j'attens que je l'aye gagné, nous n'aurons jamais fait; je connois ce que vous valez & ce que je vaux.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à moi, je ſuis généreuſe, je vous ferai peut-être grace.

LE CHEVALIER.

Rayez le peut-être ; ce que vous dites en ſera plus doux.

LA COMTESSE.

Laiſſons-le, il ne peut être là que par bienſéance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé, par exemple.

LA COMTESSE.

C'eſt que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait ; m'aimerez-vous ?

LA COMTESSE.

Mais au bout du compte, m'aimez-vous vous-même ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'ai fait ce grand effort-là.

LA COMTESSE.

Il y a ſi peu de tems que vous me connoiſſez, que je ne laiſſe pas d'en être ſurpriſe.

LE CHEVALIER.

Vous ſurpriſe ! il fait jour, le ſoleil nous luit, cela ne vous ſurprend-t'il pas auſſi ; car je ne ſçais que répondre à de pareils diſcours, moi. Eh ! Madame,

faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer ?

LA COMTESSE.

Je vous crois, ne vous fâchez point, ne me chicanez pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oui, Comteſſe, je vous aime; & de tous les hommes qui peuvent aimer, il n'y en a pas un dont l'amour ſoit ſi pur, ſi raiſonnable, je vous en fais ſerment ſur cette belle main, qui veut bien ſe livrer à mes careſſes : regardez-moi, Madame, tournez vos beaux yeux ſur moi, ne me volez point le doux embarras que j'y fais naître. Ah ! quels regards, qu'ils ſont charmans ! qui eſt-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient ſur moi ?

LA COMTESSE.

En voilà aſſez, rendez-moi ma main, elle n'a que faire là, vous parlerez bien ſans elle.

LE CHVALIER.

Vous me l'avez laiſſé prendre, laiſſez-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage, j'attens que vous ayez fini.

LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire: je ſuis venue tout exprès, & vous m'amuſez toujours. Revenons; vous m'aimez, voilà qui va fort bien: mais comment ferons-nous, Lelio eſt jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi je le ſuis de lui, nous voilà quittes.

LA COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

LE CHEVALIER.

C'eſt un nigaud d'en avoir peur, il devroit en être ſûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas, je le trouve plaiſant: il falloit lui dire que vous m'aimiez pour le guérir de ſa crainte.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il faut le penſer pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment? ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure, que vous me ferez grace?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne ſçavois-je pas bien que le maudit peut être me joueroit un mauvais tour? Eh! que faites-vous donc de mieux, ſi vous ne m'aimez pas: eſt-ce encore Lelio qui triomphe?

LA COMTESSE,

Lelio commence bien à me déplaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il acheve donc, & nous laiſſe en repos.

LA COMTESSE.

C'eſt le caractere le plus ſingulier.

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant.

LA COMTESSE.

Et bruſque avec cela, toujours inquiet, je ne ſçai quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raiſon.

LA COMTESSE.

La raiſon ne plaide plus pour lui, non plus que mon cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde ſon procès.

LA COMTESSE.

Me le conseillez-vous ? je crois qu'effectivement il en faut venir là.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais de votre cœur, qu'en ferez-vous après ?

LA COMTESSE.

De quoi vous mêlez-vous ?

LE CHEVALIER.

Parbleu, de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le sçaurez trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

C'est que vous avez des longueurs qui me désesperent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient, Chevalier, personne n'est comme vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Madame, on est ce que l'on peut quand on vous aime.

LA COMTESSE.

Attendez, je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je suis vif, & je vous adore, me voi-

là

la tout entier; mais trouvons un expédient qui vous mette à votre aiſe: ſi je vous déplais, dites-moi de partir, & je pars, il n'en ſera plus parlé; je puis eſperer quelque choſe, ne me dites rien, je vous diſpenſe de me répondre, votre ſilence fera ma joye, & il ne vous en coutera pas une ſyllabe, vous ne ſçauriez prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Je ſuis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venue pour vous dire de nous quitter, Lelio m'en avoit prié.

LE CHEVALIER.

Laiſſons-là Lelio, ſa cauſe ne vaut rien.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE. LELIO *arrive en faiſant au Chevalier des ſignes de joye.*

LELIO.

TOut beau, Monſieur le Chevalier, tout beau, laiſſons-là Lelio, dites-vous; vous le mépriſez bien. Ah! graces

au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en ſera rien, s'il vous plaît; Lelio qui vaut mieux que vous, reſtera, & vous vous en irez: comment morbleu? que dites-vous de lui, Madame, ne ſuis-je pas entre les mains d'un ami bien ſcrupuleux, ſon procédé n'eſt-il pas édifiant?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvez-vous de ſi étrange à mon procédé, Monſieur? Quand je ſuis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les graces & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde? Non parbleu; votre amitié eſt belle & bonne, mais je m'en paſſerai mieux que d'amour pour Madame: vous trouvez un rival: he bien, prenez patience; en êtes-vous étonné, ſi Madame n'a pas la complaiſance de s'enfermer pour vous, vos étonnemens ont tout l'air d'être fréquens, & il faudra bien que vous vous y accoutumiez.

LELIO.

Je n'ai rien à vous répondre: Madame, aura ſoin de me venger de vos louables entrepriſes. *A la Comteſſe.* Voulez-vous bien que je vous donne la main, Madame; car je ne vous crois pas extrêmement amuſée des diſcours de Monſieur,

LA COMTESSE *ſerieuſe & ſe retirant.*

Où voulez-vous que j'aille, nous pouvons nous promener enſemble ; je ne me plains pas du Chevalier, s'il m'aime je ne ſçaurois me fâcher de la maniere dont il le dit, & je n'aurois tout au plus à lui reprocher que la médiocrité de ſon goût.

LE CHEVALIER.

Ah ! j'aurai plus de partiſans de mon goût, que vous n'en aurez de vos reproches, Madame.

LELIO, *en colere.*

Cela va le mieux du monde, & je joue ici un fort aimable perſonnage : je ne ſçais quelles ſont vos vûes, Madame, mais ....

LA COMTESSE.

Ah ! je n'aime pas les emportés, je vous reverrai quand vous ſerez plus calme.

Elle ſort.

SCENE X.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO *regarde aller la Comteſſe : quand elle ne paroît plus, il ſe met à éclater de rire.*

AH, ah, ah, ah. Voilà une femme bien dupe; qu'en dis-tu, ai-je bonne grace à faire le jaloux? *La Comteſſe reparoît ſeulement pour voir ce qui ſe paſſe.*

LELIO *dit bas.*

Elle revient pour nous obſerver.... *Haut.* Nous verrons ce qu'il en ſera, Chevalier, nous verrons.

LE CHEVALIER.

Bas. Ah! l'excellent fourbe.... *Haut.* Adieu, Lelio, vous le prendrez ſur le ton qu'il vous plaira, je vous en donne ma parole. Adieu. *Ils s'en vont chacun de leur côté.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN. LELIO,

ARLEQUIN *entre en pleurant.*

HI, hi, hi, hi.....

LELIO.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures, je veux le ſçavoir abſolument.

ARLEQUIN *plus fort.*

Hi, hi, hi, hi....

LELIO.

Mais quel eſt le ſujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, voilà qui eſt fini, je ne ſerai plus gaillard.

LELIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

LELIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbecile?

ARLEQUIN.

A cauſe de ma triſteſſe.

LELIO.

Je te demande ce qui te rend triſte.

ARLEQUIN.

C'eſt un grand chagrin, Monſieur.

LELIO.

Il ne rira plus parce qu'il eſt triſte, & il eſt triſte à cauſe d'un grand chagrin : te plaira-t'il de t'expliquer mieux ? Sçais-tu bien que je me fâcherai à la fin.

ARLEQUIN.

Hélas ! je vous dis la verité. *Il ſoupire.*

LELIO.

Tu me la dis ſi ſottement que je n'y comprens rien : t'a-t'on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LELIO.

Eſt-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pû, bien pis que tout cela ma foi.

LELIO.

Bien pis que tout cela ?

ARLEQUIN.

Oui, quand un pauvre homme perd de l'or, il faut qu'il meurt ; & je mourrai auſſi, je n'y manquerai pas.

LELIO.

Que veux-tu dire, de l'or ?

ARLEQUIN.

De l'or du Perou, voilà comme on dit qu'il s'appelle.

LELIO.

Eſt-ce que tu en avois ?

ARLEQUIN.

Eh ! vraiment oui, voilà mon affaire, je n'en ai plus, je pleure ; quand j'en avois j'étois bien aiſe.

LELIO.

Qui eſt-ce qui te l'avoit donné cet or ?

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur le Chevalier qui m'avoit fait préſent de cet échantillon-là.

LELIO.

De quel échantillon ?

ARLEQUIN.

Eh ! je vous le dis.

LELIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce nigaud-là ! Sçachons pourtant ce que c'eſt. Arlequin, fais tréve à tes larmes ; ſi tu te plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre ; mais éclaircis-moi la choſe. Tu me parles d'un or du Perou, après cela d'un échantillon ; je t'entends point, ré-

ponds-moi préciſément. Le Chevalier t'a-t'il donné de l'or ?

ARLEQUIN.

Pas à moi, mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre ; mais cette main propre n'en a point tâté ; le fripon a tout gardé dans la ſienne, qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LELIO.

Cet or étoit-il en quantité ? Combien de louis y avoit-il ?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante, je ne les ai pas comptés.

LELIO.

Quarante ou cinquante ! Et pourquoi le Chevalier te faiſoit-il ce préſent-là ?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LELIO.

Encore ton échantillon !

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui ! Monſieur le Chevalier en avoit auſſi donné à Trivelin.

LELIO.

Je ne ſçaurois débrouiller ce qu'il veut dire, il y a cependant quelque choſe là-

dedans

dedans qui peut me regarder. Réponds-moi, avois-tu rendu au Chevalier quelque ſervice qui l'engageât à te récompenſer ?

ARLEQUIN.

Non, mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé ſon cœur, & mis de l'or dans ſa bourſe, & moi je voulois auſſi avoir le cœur charmé, & la bourſe pleine.

LELIO.

Quel étrange galimatias me fais-tu-là ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

LELIO.

Quel rapport y a-t'il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier ? Le Chevalier a-t'il de ſi grands charmes ? Tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tant y a qu'il eſt raviſſant, & qu'il fera auſſi raſle de votre cœur quand vous le connoîtrez. Allez pour voir lui dire, je vous connois, & je garderai le ſecret, vous verrez ſi ce n'eſt pas un échantillon qui vous viendra ſur le champ, & vous me direz ſi je ſuis fou.

LELIO.

Je n'y comprens rien. Mais qui eſt il le Chevalier ?

ARLEQUIN.

Voilà juſtement le ſecret qui fait avoir un préſent quand on le garde.

LELIO.

Je prétends que tu me le diſes, moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruineriez, Monſieur, il ne me donneroit plus rien, ce charmant petit ſemblant d'homme, & je l'aime trop pour le fâcher.

LELIO.

Ce petit ſemblant d'homme, que veut-il dire, & que ſignifie ſon tranſport ? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, on ne voit point d'homme comme lui, il n'y en a point dans le monde, c'eſt folie que d'en chercher ; mais ſa maſcarade empêche de voir cela.

LELIO.

Sa maſcarade ! ce qu'il me dit là me fait naître une penſée que toutes mes réfléxions fortifient, le Chevalier a de certains traits, un certain minois : mais voici Trivelin, je veux le forcer à me dire

la verité, s'il la ſçait, j'en tirerai meilleure raiſon que de ce butor-là. *A Arlequin.* Va-t'en, je tâcherai de te faire ravoir ton argent. *Arlequin part en lui baiſant la main & ſe plaignant.*

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en revant, & voyant Lelio, il dit.*

VOici ma mauvaiſe paye, la phyſionomie de cet homme-là m'eſt devenue fâcheuſe; promenons-nous d'un autre côté.

LELIO *l'appelle.*

Taivelin, je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi, Monſieur, ne pourriez-vous par remettre cela? J'ai actuellement un mal de tête qui ne me permet de converſation avec perſonne.

LELIO.

Bon, bon, c'eſt bien à toi à prendre garde à un petit mal de tête: approches.

TRIVELIN.

Je n'ai ma foi rien de nouveau à vous apprendre au moins.

LELIO *va à lui, & le prenant par le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien ; de quoi s'agit-il ? vous reprocheriez-vous la récompense que vous m'avez donnée tantôt? Je n'ai jamais vû de bienfait dans ce goût-là ; voulez-vous rayer ce petit trait là de votre vie : tenez ce n'est qu'une vetille, mais les vetilles gâtent tout.

LELIO.

Ecoute, ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous disois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LELIO.

Et je veux que tu répondes positivement à ce que je te demanderai ; je réglerai mon procédé sur le tien.

TRIVELIN.

Le vôtre sera donc court, car le mien sera bref ; je n'ai vaillant qu'une replique, qui est, que je ne sçais rien : vous voyez bien que je ne vous ruinerai pas en interrogation.

LELIO.

Si tu me dis la vérité, tu n'en seras pas fâché.

TRIVELIN.

Sçauriez-vous encore quelques coups de bâton à m'épargner ?

LELIO *fierement.*

Finissons.

TRIVELIN *s'en allant.*

J'obéis.

LELIO.

Où va-tu ?

TRIVELIN.

Pour finir une conversation, il n'y a rien de mieux que de la laisser là, c'est le plus court, ce me semble.

LELIO.

Tu m'impatientes, & je commence à me fâcher : tiens-toi là, écoute, & me répond.

TRIVELIN *à part.*

A qui en a ce diable d'homme-là ?

LELIO.

Je crois que tu jure entre tes dents.

TRIVELIN.

Cela m'arrive quelquefois par distraction.

LELIO.

Crois-moi, traitons avec douceur ensemble, Trivelin, je t'en prie.

TRIVELIN.

Oui da, comme il convient à d'honnêtes gens.

LELIO.

Y a-t'il long-tems que tu connois le Chevalier?

TRIVELIN.

Non, c'eſt une nouvelle connoiſſance, la vôtre & la mienne ſont de la même datte.

LELIO.

Sçais-tu qui il eſt?

TRIVELIN.

Il ſe dit cadet d'un aîné Gentilhomme, mais les titres de cet aîné je ne les ai point vûs; ſi je les vois jamais, je vous en promets copie.

LELIO.

Parles-moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous la promets, vous dis-je, je vous en donne ma parole, il n'y a point de ſûreté de cette force-là nulle part.

LELIO.

Tu me caches la verité; le nom de Chevalier qu'il porte n'eſt un faux nom.

TRIVELIN

Seroit-il l'aîné de ſa famille? je l'ai crû réduit à une légitime: voyez ce que c'eſt.

LELIO.

Tu bats la campagne; ce Chevalier mal nommé, avoue moi que tu l'aimes.

TRIVELIN.

Eh! je l'aime par la régle générale qu'il faut aimer tout le monde : voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LELIO.

Tu t'y ranges avec plaiſir à cette régle-là.

TRIVELIN.

Ma foi, Monſieur, vous vous trompez, rien ne me coûte tant que mes devoirs : plein de courage pour les vertus inutiles, je ſuis d'une tiédeur pour les néceſſaires qui paſſe l'imagination : qu'eſt-ce que c'eſt que nous ? N'êtes-vous pas comme moi, Monſieur ?

LELIO, *avec dépit.*

Fourbe, tu as de l'amour pour ce faux Chevalier.

TRIVELIN.

Doucement, Monſieur : diantre ! ceci eſt ſérieux.

LELIO.

Tu ſçais quel eſt ſon ſexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous : de ſexe je n'en connois que deux, l'un qui ſe dit raiſonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'eſt pas vrai : duquel des deux le Chevalier eſt-il ?

LELIO, *le prenant par le bouton.*

Puiſque tu m'y forces, ne perds rien de ce que je vais te dire. Je te ferai périr ſous le bâton, ſi tu me joue davantage : m'entends-tu ?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LELIO.

Ne m'irrite point, j'ai dans cette affaire-ci un interêt de la derniere conſéquence, il y va de ma fortune, & tu parleras, ou je te tue.

TRIVELIN.

Vous me tuerez ſi je ne parle ? Hélas ! Monſieur, ſi les babillards ne mourroient point, je ſerois éternel, ou perſonne ne le ſeroit.

LELIO.

Parle donc.

TRIVELIN.

Donnez-moi un ſujet, quelque petit qu'il ſoit, je m'en contente, & j'entre en matiere.

LELIO, *tirant ſon épée.*

Ah ! tu ne veux pas, voici qui te rendra plus docile.

TRIVELIN *faiſant l'effrayé.*

Fy donc, ſçavez-vous bien que vous

me feriez peur ſans votre phyſionomie d'honnête homme.

LELIO *le regardant.*

Coquin que tu es.

TRIVELIN.

C'eſt mon habit qui eſt un coquin, pour moi je ſuis un brave homme; mais avec cet équipage-là, on a de la probité en pure perte, cela ne fait ni honneur ni profit.

LELIO *remettant ſon épée.*

Va, je tâcherai de me paſſer de l'aveu que je te demandois; mais je te retrouverai, & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelque endroit que nous nous rencontrions, Monſieur, je ſçais ôter mon chapeau de bonne grace, je vous en garantis la preuve, & vous ſerez content de moi.

LELIO *en colere.*

Retire-toi.

TRIVELIN *s'en allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai propoſé.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LELIO, *rêveur.*

LE CHEVALIER.

EH bien, mon ami, la Comteſſe écrit actuellement des lettres pour Paris, elle deſcendra bien-tôt, & veut ſe promener avec moi m'a-t'elle dit; ſur cela je viens t'avertir de ne nous pas interrompre quand nous ſerons enſemble, & d'aller bouder d'un autre côté comme il appartient à un jaloux. Dans cette converſation-ci, je vais mettre la derniere main à notre grande œuvre, & achever de la réſoudre; mais je voudrois que toutes tes eſperances fuſſent remplies, & j'ai ſongé à une choſe; le dédit que tu as d'elle eſt-il bon? il y a des dédits mal conçûs & qui ne ſervent de rien: montre-moi le tien, je m'y connois; en cas qu'il y manquât quelque choſe, on pourroit prendre des meſures.

LELIO, *à part.*

Tâchons de le démaſquer ſi mes ſoupçons ſont juſtes.

LE CHEVALIER.

Réponds-moi donc, à qui en as-tu ?

LELIO.

Je n'ai point le dédit ſur moi ; mais parlons d'autre choſe.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il de nouveau : ſonge-tu encore à me faire épouſer quelque autre femme avec la Comteſſe ?

LELIO.

Non, je penſe à quelque choſe de plus ſérieux, je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre ! quand tu te mêles du ſérieux, tu le traites à fond ; & que t'a fait ta gorge pour la couper ?

LELIO.

Point de plaiſanterie.

LE CHEVALIER.

A part. Arlequin auroit-il parlé. *A Lelio.* Si ta réſolution tient, tu me feras ton légataire peut-être.

LELIO.

Vous ſerez de la partie dont je parle.

LE CHEVALIER.

Moi, je n'ai rien à reprocher à ma gorge, & ſans vanité je ſuis content d'elle.

LELIO.

Et moi je ne ſuis point content de

vous, & c'eſt avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi?

LELIO.

Vous-même.

LE CHEVALIER *riant & le pouſſant de la main.*

Ah, ah, ah, ah! Va te mettre au lit & te faire ſaigner, tu es malade.

LELIO.

Suivez-moi.

LE CHEVALIER *lui tatant le pouls.*

Voilà un pouls qui dénote un tranſport au cerveau; il faut que tu ayes reçû un coup de ſoleil.

LELIO.

Point tant de raiſons, ſuivez-moi, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Encore un coup va te coucher, mon ami.

LELIO.

Je vous regarde comme un lâche, ſi vous ne marchez.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme! après ce que tu me dis-là, tu es du moins heureux de n'avoir plus le bon ſens.

LELIO.

Oui, vous êtes auſſi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

A part. Tenons ferme. *A Lelio.* Lelio, je vous crois malade, tant pis pour vous ſi vous ne l'êtes pas.

LELIO, *avec dédain.*

Je vous dis que vous manquez de cœur, & qu'une quenouille ſieroit mieux à votre côté qu'une épée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenouille, mes pareils vous battroient encore.

LELIO.

Oui dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par tout, mais ma tête s'échauffe, vérifions un peu votre état. Regardez-moi entre deux yeux. Je crains encore que ce ne ſoit un accès de fiévre. Voyons. *Lelio le regarde.* Oui, vous avez quelque choſe de fou dans le regard, & je n'ai pû m'y tromper : allons, allons ; mais que je ſçache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre ſage.

LELIO.

Nous paſſons dans ce petit bois, je vous le dirai là.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous donc. *A part.* S'il me voit réſolue, il ſera peut-être poltron. *Ils marchent tous deux : quand ils ſont prêts de ſortir du Théatre, Lelio ſe retourne, regarde le Chevalier, & dit.*

Vous me ſuivez donc ?

LE CHVALIER.

Qu'appellez-vous, je vous ſuis, qu'eſt-ce que cette réfléxion ? Eſt-ce qu'il vous plairoit à préſent de prendre le tranſport au cerveau pour excuſe. O ! il n'eſt plus tems ; raiſonnable ou fou, malade ou ſain, marchez, je veux filer ma quenouille ; je vous arracherois morbleu d'entre les mains des Médecins, voyez-vous : pourſuivons.

LELIO *le regarde avec attention.*

C'eſt donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amuſons point, vous dis-je, vous devriez être expedié.

LELIO *revenant au Théatre.*

Doucement, mon ami, expliquons-nous à préſent.

LE CHEVALIER *lui ſerrant la main.*

Je vous regarde comme un ladre, ſi vous héſitez davantage.

LELIO *à part*..

Je me ſuis ma foi trompé, c'eſt un Chevalier, & des plus réſolus.

LE CHEVALIER. *matin.*

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LELIO.

Parbleu, Chevalier, je t'en ai crû une, voilà la verité. De quoi t'aviſes-tu auſſi d'avoir un viſage à toilette; il n'y a point de femme à qui ce viſage là n'allât comme un charme : tu es maſqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Maſque vous-même, vîte au bois.

LELIO.

Non, je ne voulois faire qu'une épreuve : tu as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne ſçais pourquoi.

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

Parce qu'étant ſeul il m'avoit entendu dire quelque choſe de notre projet qu'il pouvoit rapporter à la Comteſſe; voilà pourquoi, Monſieur....

LELIO.

Je ne devinois pas: Arlequin m'a tenu auſſi des diſcours qui ſignifioient que tu étois fille, ta beauté me l'a fait d'abord ſoupçonner; mais je me rends, tu es

beau, & encore plus brave: embraſſons-nous & reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi eſt en train, il a de la peine à s'arrêter.

LELIO.

Tu as encore cela de commun avec la femme.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en ſoit, je ne ſuis curieux de tuer perſonne, je vous paſſe votre mépriſe; mais elle vaut bien une excuſe.

LELIO.

Je ſuis ton ſerviteur, Chevalier, & je te prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie, & ſuis ravi que notre réconciliation m'épargne une affaire épineuſe, & ſans doute un homicide; notre duel étoit poſitif: & ſi j'en fais jamais un, il n'aura rien à démêler avec les Ordonnances.

LELIO.

Ce ne ſera pas avec moi, je t'en aſſure.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LELIO *lui donnant la main.*

Touches-là, je t'en garantis autant.

Arlequin arrive, & ſe trouve là.

SCENE IV.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon, ſi je vous ſuis importun, Monſieur le Chevalier; mais ce larron de Trivelin ne veut pas me rendre l'argent que vous lui avez donné pour moi : j'ai pourtant été bien diſcret; vous m'avez ordonné de ne pas dire que vous étiez fille, demandez à Monſieur Lelio ſi je lui en ai dit un mot; il n'en ſçait rien, & je ne lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER *étonné.*

Peſte ſoit du faquin, je n'y ſçaurois plus tenir.

ARLEQUIN *triſtement.*

Comment faquin, c'eſt donc comme cela que vous m'aimez ? *à Lelio.* Tenez, Monſieur, écoutez mes raiſons : je ſuis venu tantôt que Trivelin lui diſoit, que tu es charmante, ma poule, baiſes-moi; non : donnes-moi donc de l'argent ; enſuite il a avancé la main pour prendre

cet argent ; mais la mienne étoit là, & il eſt tombé dedans. Quand le Chevalier a vû que j'étois là : Mon fils, m'a-t'il dit, n'apprens pas au monde que je ſuis une fillette : Non, mamour, mais donnez-moi votre cœur : Prends, a-t'elle repris ; enſuite elle à dit à Trivelin de me donner de l'or : nous avons été boire enſemble, le cabaret en eſt témoin, & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur, & voilà qu'on m'appelle un faquin. *Le Chevalier reve.*

LELIO.

Va-t'en, laiſſes-nous, & ne dis mot à perſonne.

ARLEQUIN *ſort.*

Ayez donc ſoin de mon bien. He, he, he.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO.

EH bien, Monſieur le Duel'ſte, qui ſe battra ſans bleſſer les Ordonnances, je vous crois, qu'avez-vous à me répondre ?

LE CHEVALIER.

Rien, il ne ment pas d'un mot.

LELIO.

Vous voilà bien déconcertée, ma mie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée ! pas un petit brin, graces au Ciel; je ſuis une femme, & je ſoutiendrai mon caractere.

LELIO.

Ah, ah, il s'agit de ſçavoir à qui vous en voulez ici.

LE CHEVALIER.

Avouez que j'ai du guignon; j'avois bien conduit tout cela, rendez-moi juſtice, je vous ai fait peur avec mon minois de coquette, c'eſt le plus plaiſant.

LELIO.

Venons au fait, j'ai eu l'imprudence de vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe, je n'ai rien vû dedans qui me faſſe envie.

LELIO.

Vous ſçavez mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas beſoin d'un confident comme moi, n'eſt-il pas vrai?

LELIO.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ils ſont pourtant beaux; j'aime ſurtout cet hermitage & cette laideur immanquable, dont vous gratifierez votre épouſe quinze jours après votre mariage; il n'y a rien de tel.

LELIO.

Votre mémoire eſt fidelle; mais paſſons. Qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Je ſuis fille, aſſez jolie comme vous voyez, & dont les agrémens ſeront de quelque durée, ſi je trouve un mari qui me ſauve le déſert & le terme des quinze jours: voilà ce que je ſuis, & par deſſus le marché, preſque auſſi méchante que vous.

LELIO.

Oh, pour celui-là je vous le céde.

LE CHEVALIER.

Vous avez tort, vous méconnoiſſez vos forces.

LELIO.

Qu'êtes-vous venu faire ici?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour ſçavoir ce qu'elle fera de l'original.

LELIO.

Belle miſſion !

LE CHEVALIER.

Pas trop laide : par cette miſſion-là, c'eſt une tendre brebis qui échappe au loup, & douze mille livres de rente de ſauvez, qui prendront parti ailleurs; petites bagatelles qui valoient bien la peine d'un déguiſement.

LELIO *intrigué.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout cela ſignifie ?

LE CHEVALIER.

Je m'explique. La brebis c'eſt ma Maîtreſſe, les douze mille livres de rente, c'eſt ſon bien qui produit ce calcul ſi raiſonnable de tantôt, & le loup qui eût dévoré tout cela, c'eſt vous, Monſieur.

LELIO.

Ah ! je ſuis perdu.

LE CHEVALIER.

Non, vous manquez votre proye, voilà tout : il eſt vrai qu'elle étoit aſſez bonne ; mais auſſi pourquoi êtes-vous loup, ce n'eſt pas ma faute : on a ſçû que vous étiez à Paris incognito, on s'eſt défié de votre conduite, là-deſſus on vous ſuit, on ſçait que vous êtes au bal, j'ai de l'eſprit & de la malice, on m'y envoye, on m'équipe comme vous me voyez pour

me mettre à portée de vous connoître : j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valez rien, j'en rendrai compte, il n'y a pas un mot à redire.

LELIO.

Vous êtes donc la femme de chambre de la Demoiselle en question ?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble servante.

LELIO.

Il faut avouer que je suis bien malheureux.

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite : mais dites-moi, vous repentez-vous du mal que vous vouliez faire, ou de celui que vous n'avez pas fait ?

LELIO.

Laissons cela ; pourquoi votre malice m'a-t'elle encore ôté le cœur de la Comtesse ? Pourquoi consentir à jouer auprès d'elle le personnage que vous y faites ?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raisons. Vous cherchiez à gagner dix mille écus avec elle, n'est-ce pas ? Pour cet effet vous reclamiez mon industrie, & quand j'aurois conduit l'affaire près de sa fin, avant de

terminer je comptois de vous rançonner un peu, & d'avoir ma part au pillage, ou bien de tirer finement le dédit d'entre vos mains, ſous prétexte de le voir pour vous le revendre une centaine de piſtoles payées comptant ou en billets payables au porteur, ſans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès des douze mille livres de rente, & de réduire votre calcul à zero. Oh! mon projet étoit fort bien entendu: moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma Maîtreſſe: tout cela joint à mes petites œconomies, tant ſur mon voyage que ſur mes gages, je devenois, avec mes agrémens, un petit parti d'aſſez bonne défaite, ſauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en ſuis bien fâchée; cependant vous me faites pitié, vous.

LELIO.

Ah! ſi tu voulois.

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelque idée? cherchez.

LELIO.

Tu gagnerois encore plus que tu n'eſperois.

LE CHEVALIER.

Tenez, je ne fais point l'hypocrite ici,

je ne ſuis pas non plus que vous à un tour de fourberie près, je vous offre auſſi mon cœur, je ne crains pas de ſcandaliſer le vôtre, & nous ne nous ſoucierons pas de nous eſtimer; ce n'eſt pas la peine entre gens de notre caractere: pour concluſion, faites ma fortune, & je dirai que vous êtes un honnête homme; mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai, il vous en faut beaucoup.

LELIO.

Eh! demande-moi ce qu'il te plaira, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins, gardez-moi un ſecret éternel. Je veux deux mille écus, je n'en rabattrois pas un ſou; moyennant quoi, je vous laiſſe ma Maîtreſſe, & j'acheve avec la Comteſſe. Si nous nous accommodons, dès ce ſoir j'écris une lettre à Paris que vous dicterez vous-même; vous vous y ferez tout auſſi beau qu'il vous plaira, je vous mettrai à même: quand le mariage ſera fait, devenez ce que vous pourrez, je ſerai nantie & vous auſſi, les autres prendront patience.

LELIO.

Je te donne les deux mille écus, avec mon amitié.

LE CHEVALIER.

Oh! pour cette nippe-là, je vous la troquerai contre cinquante piſtoles, ſi vous voulez.

LELIO.

Contre cent, ma chere fille.

LE CHEVALIER.

C'eſt encore mieux, j'avoue même qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce ſoir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oui, mais mon argent, quand me le donnerez-vous?

LELIO *tire une bague.*

Voici une bague pour les cent piſtoles du troc d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon, venons aux deux mille écus.

LELIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oui tantôt, Madame la Comteſſe va venir, & je ne veux point finir avec elle que je n'aye toutes mes ſûretez: mettez-moi le dédit en main, je vous le rendrai tantôt pour votre billet.

LELIO *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LE CHEVALIER.

Ne me trahiſſez jamais.

LELIO.

Tu es folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comteſſe, quand j'aurai été quelque tems avec elle, revenez en colere la preſſer de décider hautement entre vous & moi, & allez-vous-en de peur qu'elle ne nous voye enſemble.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,

LE CHEVALIER.

J'Allois vous trouver, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Vous m'avez inquiétée, Chevalier : j'ai vû de loin Lelio vous parler; c'eſt un homme emporté, n'ayez point d'affaire avec lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'eſt un original : ſçavez-vous qu'il ſe vante de vous obliger à me donner mon congé ?

LA COMTESSE.

Lui ! s'il ſe vantoit d'avoir le ſien, cela ſeroit plus raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerez ma parole : il eſt encore de bonne heure ; il peut gagner Paris, & y arriver au ſoleil couchant : expedions-le, ma chere ame.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un étourdi, Chevalier, vous n'avez pas de raiſon.

LE CHEVALIER.

De la raiſon ! que voulez-vous que j'en faſſe avec de l'amour ? Il va trop ſon train pour elle. Eſt-ce qu'il vous en reſte encore de la raiſon, Comteſſe ? Me feriez-vous ce chagrin-là ? Vous ne m'aimeriez gueres.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies, vous ſçavez qu'elles ſont aimables, & c'eſt ce qui vous raſſure : il eſt vrai que vous m'amuſez. Quelle différence de vous à Lelio, dans le fond !

LE CHEVALIER.

Oh ! vous ne voyez rien ; mais revenons à Lelio. Je vous diſois de le renvoyer aujourd'hui, l'amour vous y condamne, il parle, il faut obéir.

LA COMTESSE.

Eh bien, je me révolte : qu'en arrivera-t'il ?

LE CHEVALIER.

Non, vous n'oſeriez.

LA COMTESSE.

Je n'oſerois ? Mais voyez avec quelle hardieſſe il me dit cela.

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je, je ſuis ſûr de mon fait ; car vous m'aimez, votre cœur eſt à moi, j'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferez du mien ce qu'il vous plaira : c'eſt la régle, & vous l'obſerverez, c'eſt moi qui vous le dis.

LA COMTESSE.

Il faut avouer que voilà un fripon bien ſûr de ce qu'il vaut : je l'aime, mon cœur eſt à lui, il nous dit cela avec une aiſance admirable ; on ne peut pas être plus perſuadé qu'il l'eſt.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute, c'eſt une confiance que vous m'avez donnée, & j'en uſe ſans façon, comme vous voyez, & je conclus toujours que Lelio partira.

LA COMTESSE.

Et vous n'y ſongez pas : dire à un homme qu'il s'en aille.

LE CHEVALIER.

Me refuſer ſon congé, à moi qui le

demande, comme s'il ne m'étoit pas dû ?

LA COMTESSE.

Badin.

LE CHEVALIER.

Tiéde Amante.

LA COMTESSE.

Petit Tyran.

LE CHEVALIER.

Cœur révolté, vous rendrez-vous?

LA COMTESSE.

Je ne ſçaurois, mon cher Chevalier, j'ai quelques raiſons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raiſons, Madame, des raiſons ! & qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

LA COMTESSE.

Ne vous allarmez point, c'eſt que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien, vous en auroit-il fait une reconnoiſſance qu'on n'oſe produire en Juſtice ?

LA COMTESSE.

Point du tout, j'en ai ſon billet.

LE CHEVALIER.

Joignez-y un Sergent, vous voilà payée.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai, mais.....

LE CHEVALIER.

Hay, hay, voilà un mais qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe, pour m'aſſurer de cet argent-là, j'ai conſenti que nous fiſſions lui & moi un dédit de la ſomme.

LE CHVALIER.

Un dédit, Madame, ha! c'eſt un vrai tranſport d'amour que ce dédit-là; c'eſt une faveur; il me pénétre, il me trouble, je ne ſuis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce miſerable dédit, pourquoi faut-il que je l'aye fait; voilà ce que c'eſt que ma facilité pour un homme haïſſable, que j'ai toujours deviné que je haïrois; j'ai toujours eu certaine antipatie pour lui, & je n'ai jamais eu l'eſprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, il s'eſt bien accommodé de cette antipatie-là, il en a fait un amour bien tendre! Tenez, Madame, il me ſemble que je le vois à vos genoux, que vous l'écoutez avec un plaiſir, qu'il vous jure de vous adorer toujours, que vous le payez du même ſerment, que ſa bou-

che cherche la vôtre, & que la vôtre ſe laiſſe trouver; car voilà ce qui arrive: enfin je vous vois ſoupirer, je vois vos yeux s'arrêter ſur lui, tantôt vifs, tantôt languiſſans; toujours pénétrez d'amour, & d'un amour qui croît toujours & moi je me meurs: ces objets-là me tuent; comment ferai-je pour les perdre de vûe: cruel dédit te verrai-je toujours, qu'il va coûter de chagrins, & qu'il me fait dire de folies!

LA COMTESSE.

Courage, Monſieur, rendez-nous tous deux la victime de vos chimeres, que je ſuis malheureuſe d'avoir parlé de ce maudit dédit! Pourquoi faut-il que je vous aye crû raiſonnable? Pourquoi vous ai-je vû? Eſt-ce que je mérite tout ce que vous me dites? Pouvez-vous vous plaindre de moi, ne vous aimai-je pas aſſez? Lelio doit-il vous chagriner? l'ai-je aimé autant que je vous aime: où eſt l'homme plus chéri que vous l'êtes, plus ſûr, plus digne de l'être toujours? Et rien ne vous perſuade, & vous vous chagrinez, vous n'entendez rien, vous me déſolez, que voulez-vous que nous devenions? Comment vivre avec cela, dites-moi donc?

LE CHEVALIER.

Le ſuccès de mes impertinences me ſurprend ; c'en eſt fait, Comteſſe, votre douleur me rend mon repos & ma joye ; combien de choſes tendres ne venez-vous pas de me dire ? Cela eſt inconcevable, je ſuis charmé : reprenons notre humeur gaye ; allons, oublions tout ce qui s'eſt paſſé.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi eſt-ce que je vous aime tant, qu'avez-vous fait pour cela ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! moins que rien, tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'eſt que vous êtes plus aimable qu'un autre apparemment.

LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'eſt pas comme vous, je le ſerois peut-être aſſez ; mais je ne ſuis rien pour ce qui vous reſſemble : non, je ne pourrai jamais payer votre amour, en verité je n'en ſuis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut-il être fait pour le mériter ?

LE CHEVALIER.

Oh ! voilà ce que je ne vous dirai pas.

LA COMTESSE.

Aimez-moi toujours, & je ſuis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrez-vous ſoutenir un goût ſi ſobre ?

LA COMTESSE.

Ne m'affligez plus, tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets, mais que Lelio s'en aille.

LA COMTESSE.

J'aurois ſouhaité qu'il prît ſon parti de lui même à cauſe du dédit, ce ſeroit dix mille écus que je vous ſauverois, Chevalier ; car enfin c'eſt votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périſſent tous les biens du monde, & qu'il parte, rompez avec lui la premiere, voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites y réfléxion.

LE CHEVALIER.

Vous héſitez encore, vous avez peine à me le ſacrifier ; eſt-ce là comme on aime ? Oh ! qu'il vous manque encore de choſes pour ne laiſſer rien à ſouhaiter à un homme comme moi.

LA COMTESSE.

Eh bien, il ne me manquera plus rien, consolez-vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non, je me rends, je renverrai Lelio, & vous dicterez son congé.

LE CHEVALIER.

Lui direz-vous qu'il se retire sans cérémonie?

LA COMTESSE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Non, ma chere Comtesse, vous ne le renverrez pas; il me suffit que vous y consentiez, votre amour est à toute épreuve, & je dispense votre politesse d'aller plus loin, c'en seroit trop; c'est à moi à avoir soin de vous, quand vous vous oubliez pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime, cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'est pas assez, Comtesse: distinguez moi un peu de Lelio à qui vous l'avez dit peut-être aussi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous dise?

LE CHEVALIER.

Un je vous adore, auſſi bien il vous échappera demain : avancez-le moi d'un jour, contentez ma petite fantaiſie, dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriez être honteux d'exiger cela au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il me perſuadera.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher amour, régalez ma tendreſſe de ce petit trait-là, vous ne riſquez rien avec moi; laiſſez ſortir ce mot-là de votre belle bouche : voulez vous que je lui donne un baiſer pour l'encourager ?

LA COMTESSE.

Ah ! çà, laiſſez-moi, ne ſerez vous jamais content ? Je ne vous plaindrai rien quand il en ſera tems.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profitez de l'inſtant, je ne veux qu'un mot : voulez-vous que je vous aide, dites comme moi, Chevalier, je vous adore.

LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon sexe n'est pas mal foible. *Haut.* Ah! que j'ai de plaisir, mon cher amour, encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit, mais ne me demandez plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé, que craignez-vous que je vous demande?

LA COMTESSE.

Que sçai-je moi, vous ne finissez point, taisez-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je suis de bonne composition, & j'ai pour vous un respect que je ne sçaurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouse, en est-ce assez?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, si vous me rendez justice.

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous jurer une fidelité éternelle, & je perds les dix mille écus de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne les perdrez point, ſi vous faites ce que je vais vous dire. Lelio viendra certainement vous preſſer d'opter entre lui & moi; ne manquez pas de lui dire que vous conſentez à l'épouſer, je veux que vous le connoiſſiez à fond, laiſſez-moi vous conduire, & ſauvons le dédit, vous verrez ce que c'eſt que cet homme-là : le voici, je n'ai pas le tems de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le ſouhaitez.

SCENE DERNIERE.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LELIO.

PErmettez, Madame, que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monſieur ; je ne viens point me plaindre, & je n'ai qu'un mot à vous dire: j'aurois cependant un aſſez beau ſujet de parler, & l'indifférence avec laquelle vous vivez avec moi, depuis que Monſieur qui ne me vaut pas.....

LE CHEVALIER.

Il a raiſon.

LELIO.

Finiſſons, mes reproches ſont raiſonnables, mais je vous déplais; je me ſuis promis de me taire, & je me tais, quoi qu'il m'en coûte. Que ne pourrois-je pas vous dire, pourquoi me trouvez-vous haïſſable, pourquoi me fuyez-vous, que vous ai-je fait? Je ſuis au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah!

LELIO.

Vous riez, Monſieur le Chevalier; mais vous prenez mal votre tems, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâches point, Lelio, tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot, & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance, cela me réjouit.

LA COMTESSE.

Remettez-vous, Lelio, & dites-moi tranquillement ce que vous voulez?

LELIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous deux il vous plaît de conſerver, de Monſieur ou de moi : prononcez, Ma-

dame, mon cœur ne peut plus ſouffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif, Lelio, mais la cauſe de votre vivacité eſt pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne penſez. Chevalier, nous avons juſqu'ici plaiſanté enſemble, il eſt tems que cela finiſſe; vous m'avez parlé de votre amour, je ſerois fâchée qu'il fût ſérieux : je dois ma main à Lelio, & je ſuis prête à recevoir la ſienne. Vous plaindrez-vous encore?

LELIO.

Non, Madame, vos réfléxions ſont à mon avantage, & ſi j'oſois....

LA COMTESSE.

Je vous diſpenſe de me remercier, Lelio, je ſuis ſûre de la joye que je vous donne : *à part.* Sa contenance eſt plaiſante.

UN VALET.

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter de la poſte, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez; voulez-vous bien que je me retire un moment pour la lire, c'eſt de mon frere.

LELIO *au Chevalier.*

Que diantre ſignifie cela, elle me prend au mot : que dites-vous de ce qui ſe paſſe-là ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis, rien : je crois que je rêve, & je tâche de me réveiller.

LELIO.

Me voilà en belle poſture, avec ſa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas, & dont je ne me ſoucie point. Mais ne me trompez-vous point ?

LE CHEVALIER.

Ah ! que dites-vous-là ? Je vous ſers loyalement, ou je ne ſuis pas ſoubrette ; ce que nous voyons là, peut venir d'une choſe : pendant que nous nous parlions, elle me ſoupçonnoit d'avoir quelque inclination à Paris, je me ſuis contenté de lui répondre galamment là-deſſus ; elle a tout d'un coup pris ſon ſérieux, vous êtes entré ſur le champ, & ce qu'elle en fait n'eſt ſans doute qu'un reſte de dépit, qui va ſe paſſer ; car elle m'aime.

LELIO.

Me voilà fort embarraſſé.

LE CHEVALIER.

Si elle continue à vous offrir ſa main, tout le remede que j'y trouve c'eſt de lui dire

dire que vous l'épouserez, quoique vous ne l'aimiez plus: tournez-lui cette impertinence-là d'une maniere polie : ajoutez que si elle ne veut pas, le dédit sera son affaire.

LELIO.

Il y a bien du bizarre dans ce que tu me proposes là.

LE CHEVALIER.

Du bizarre? depuis quand êtes-vous si délicat? Est-ce que vous reculez pour un mauvais procédé de plus qui vous sauve dix mille écus? Je ne vous aime plus, Madame; cependant je veux vous épouser : ne le voulez-vous pas, payez le dédit, donnez-moi votre main ou de l'argent, voilà tout.

LA COMTESSE.

Lelio, mon frere ne viendra pas si-tôt; ainsi il n'est plus question de l'attendre, & nous finirons quand vous voudrez.

LE CHEVALIER *bas à Lelio.*

Courage, encore une impertinence, & puis c'est tout.

LELIO.

Ma foi, Madame, oserois-je vous parler franchement, je ne trouve plus mon cœur dans sa situation ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment donc ? expliquez-vous, ne m'aimez-vous plus ?

LELIO.

Je ne dis pas cela tout-à-fait, mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que signifie donc ce grand étalage de transports que vous venez de me faire ? Qu'est devenu votre désespoir, n'étoit-ce qu'une passion de Théatre ? Il sembloit que vous alliez mourir, si je n'y avois mis ordre. Expliquez-vous, Madame, je n'en puis plus, je souffre....

LELIO.

Ma foi, Madame, c'est que je croyois que je ne risquerois rien, & que vous me refuseriez.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien, & le dédit, qu'en ferons-nous, Monsieur ?

LELIO.

Nous le tiendrons, Madame, j'aurai l'honneur de vous épouser.

LA COMTESSE.

Quoi donc ? vous m'épouserez & vous ne m'aimez plus ?

LELIO.

Cela n'y fait de rien, Madame, cela ne doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allez, je vous mépriſe, & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit, Madame, vous voulez donc bien l'acquitter?

LA COMTESSE.

Qu'entens-je! Lelio, où eſt la probité?

LE CHEVALIER.

Monſieur ne pourra guéres vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle ſoit de ſa connoiſſance; mais il n'eſt pas juſte qu'un miſerable dédit vous brouille enſemble: tenez, ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha, ha, ha.

LELIO.

Ah! fourbe.

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha, conſolez-vous, Lelio, il vous reſte une Demoiſelle de douze mille livres de rente, ha, ha; on vous a écrit qu'elle étoit belle, on vous a trompé; car la voilà, mon viſage eſt l'original du ſien.

LA COMTESSE.

Ah! juſte ciel!

LE CHEVALIER.

Ma métamorphoſe n'eſt pas du goût de vos tendres ſentimens, ma chere Comteſſe, je vous aurois mené aſſez loin ſi j'avois pû vous tenir compagnie : voilà bien de l'amour de perdu; mais en revanche voilà une bonne ſomme de ſauvée : je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triſte que celui que vous me jouez vous-même.

LE CHEVALIER.

Conſolez-vous, vous perdez d'aimables eſperances; je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardez le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconſtance : vous avez quitté Lelio moins par raiſon que par légereté; & cela mérite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lelio, voici votre bague, vous me l'avez donnée de bon cœur, & j'en diſpoſe en faveur de Trivelin & d'Arlequin; tenez mes enfans, vendez cela & partagez-en l'argent.

TRIVELIN & ARLEQUIN.

Grand merci.

TRIVELIN

Voici les Muſiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promiſe.

LE CHEVALIER.

Voyez-la, puiſque vous êtes ici, vous partirez après; ce ſera toujours autant de pris.

DIVERTISSEMENT.

CEt amour dont nos cœurs ſe laiſſent enflamer,
Ce charme ſi touchant, ce doux plaiſir d'aimer,
Eſt le plus grand des biens que le Ciel nous diſpenſe.
Livrons-nous donc ſans réſiſtance
A l'objet qui vient nous charmer.
Au milieu des tranſports dont il remplit notre ame,
Jurons lui mille fois une éternelle flâme:
Mais n'inſpire-t'il plus ces aimables tranſports?
Trahiſſons auſſi-tôt nos ſermens ſans remords,
Ce n'eſt plus à l'objet qui ceſſe de nous plaire,
Que doivent s'adreſſer les ſermens qu'on a faits;
C'eſt à l'Amour qu'on les fit faire,
C'eſt lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

JUrer d'aimer toute ſa vie,
N'eſt pas un rigoureux tourment.
Sçavez-vous ce qu'il ſignifie ?
Ce n'eſt ni Philis, ni Sylvie,
Que l'on doit aimer conſtamment,
C'eſt l'objet qui nous fait envie.

DEUXIE'ME COUPLET.

Amants, ſi votre caractere,
Tel qu'il eſt, ſe montroit à nous,
Quel parti prendre, & comment faire ?
Le célibat eſt bien auſtére ;
Faudroit-il ſe paſſer d'Epoux ?
Il nous eſt trop néceſſaire.

TROISIE'ME COUPLET.

Meſdames, vous allez conclure,
Que tous les hommes ſont maudits :
Mais doucement, & point d'injure,
Quand nous ferons votre peinture,
Elle eſt, je vous en avertis,
Cent fois plus drôle, je vous jure.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comedie, qui a pour titre *la Fauſſe Suivante, ou le Traître puny*, & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. FAIT à Paris ce ſixiéme Août mil ſept cent vingt quatre.

DANCHET.

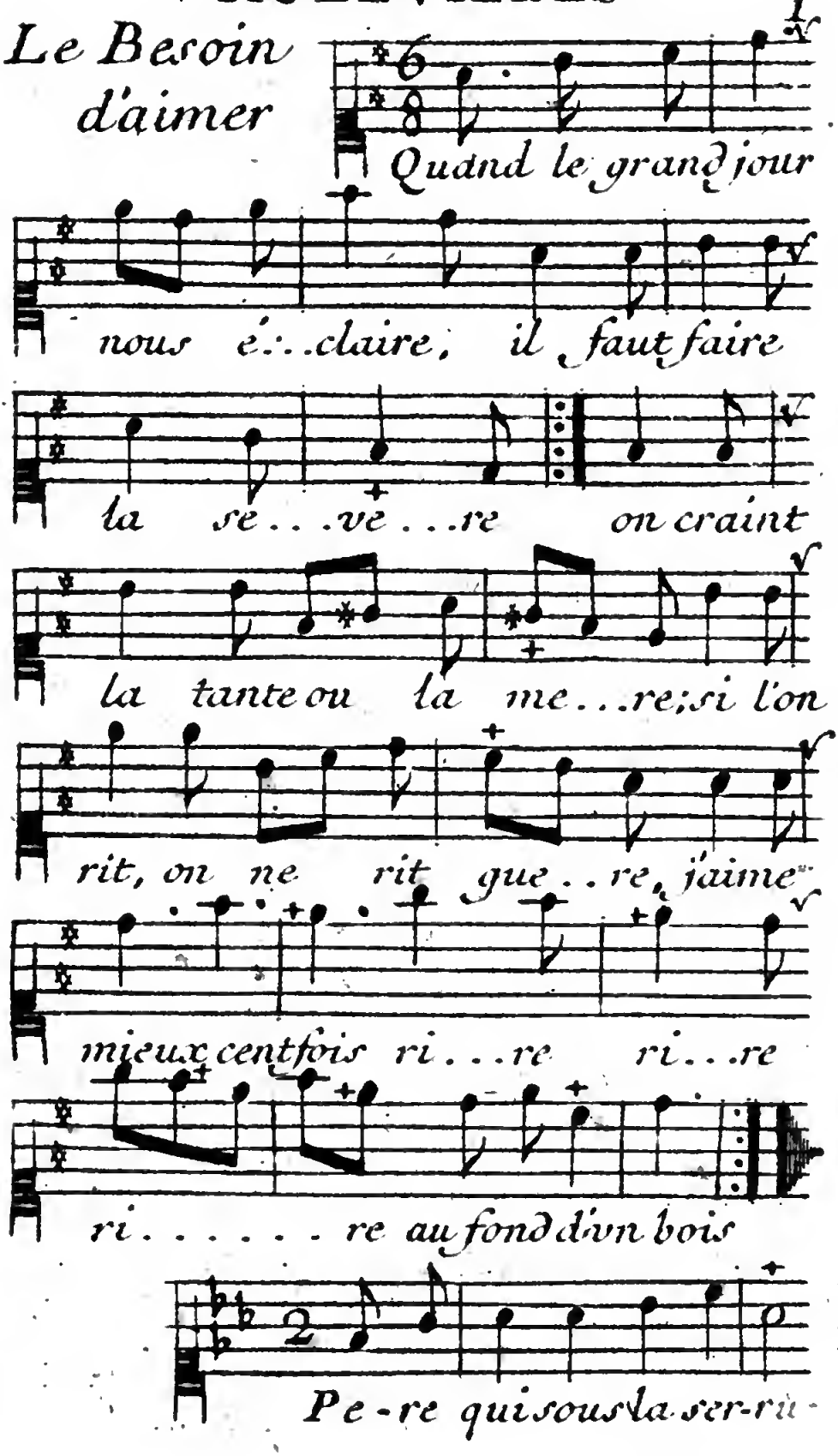
APPROBATION.

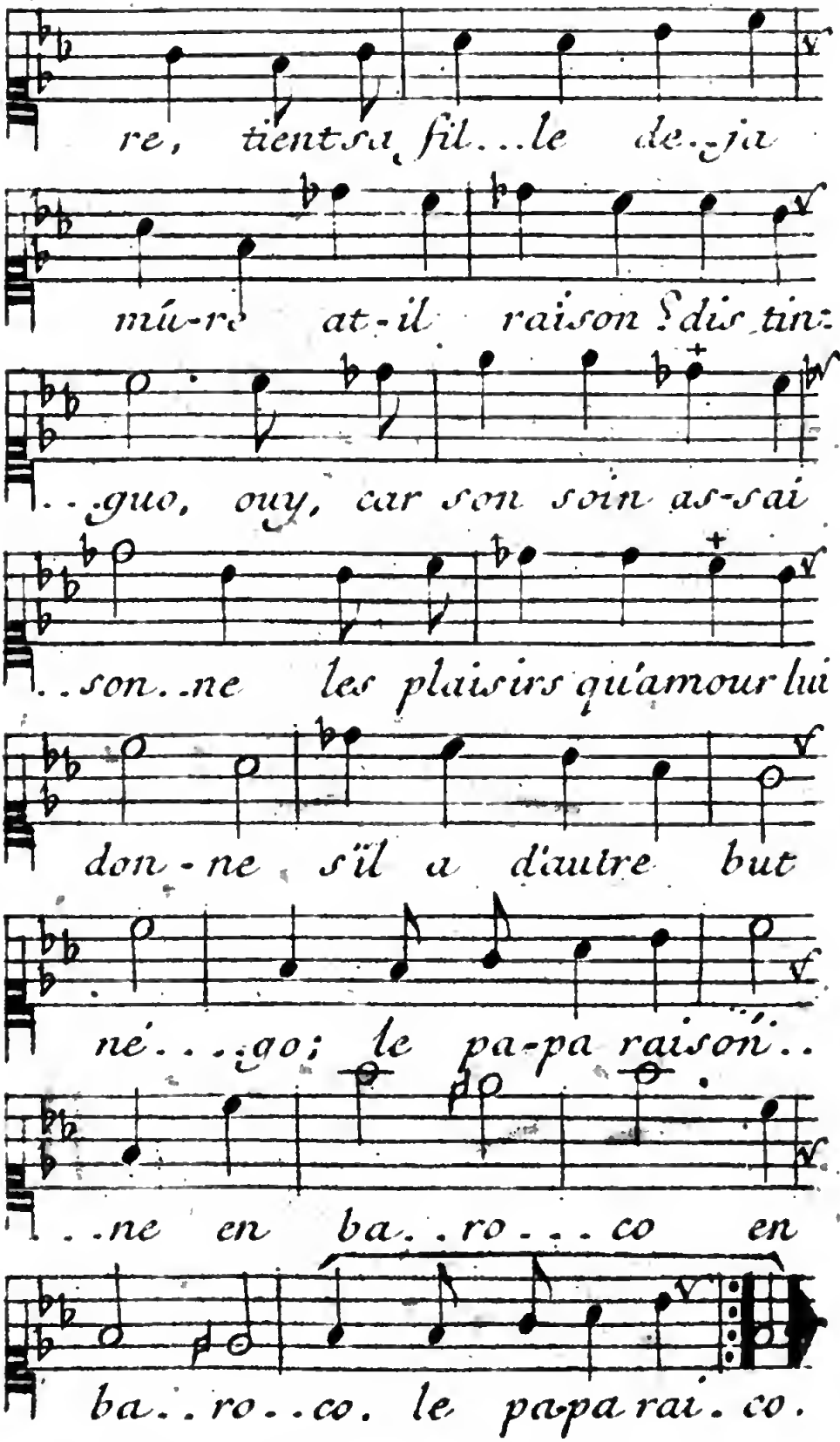
J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

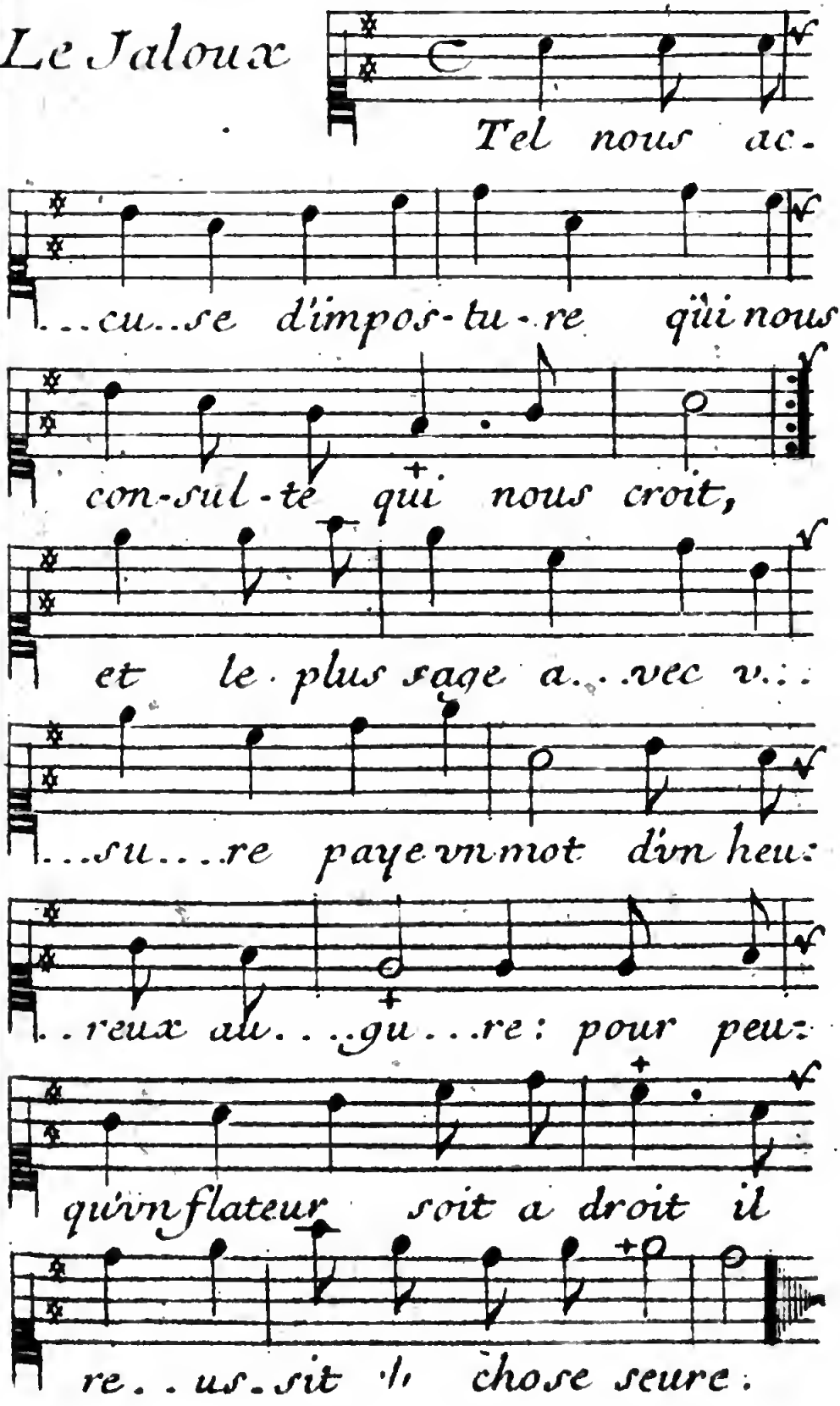
VAUDEVILLES

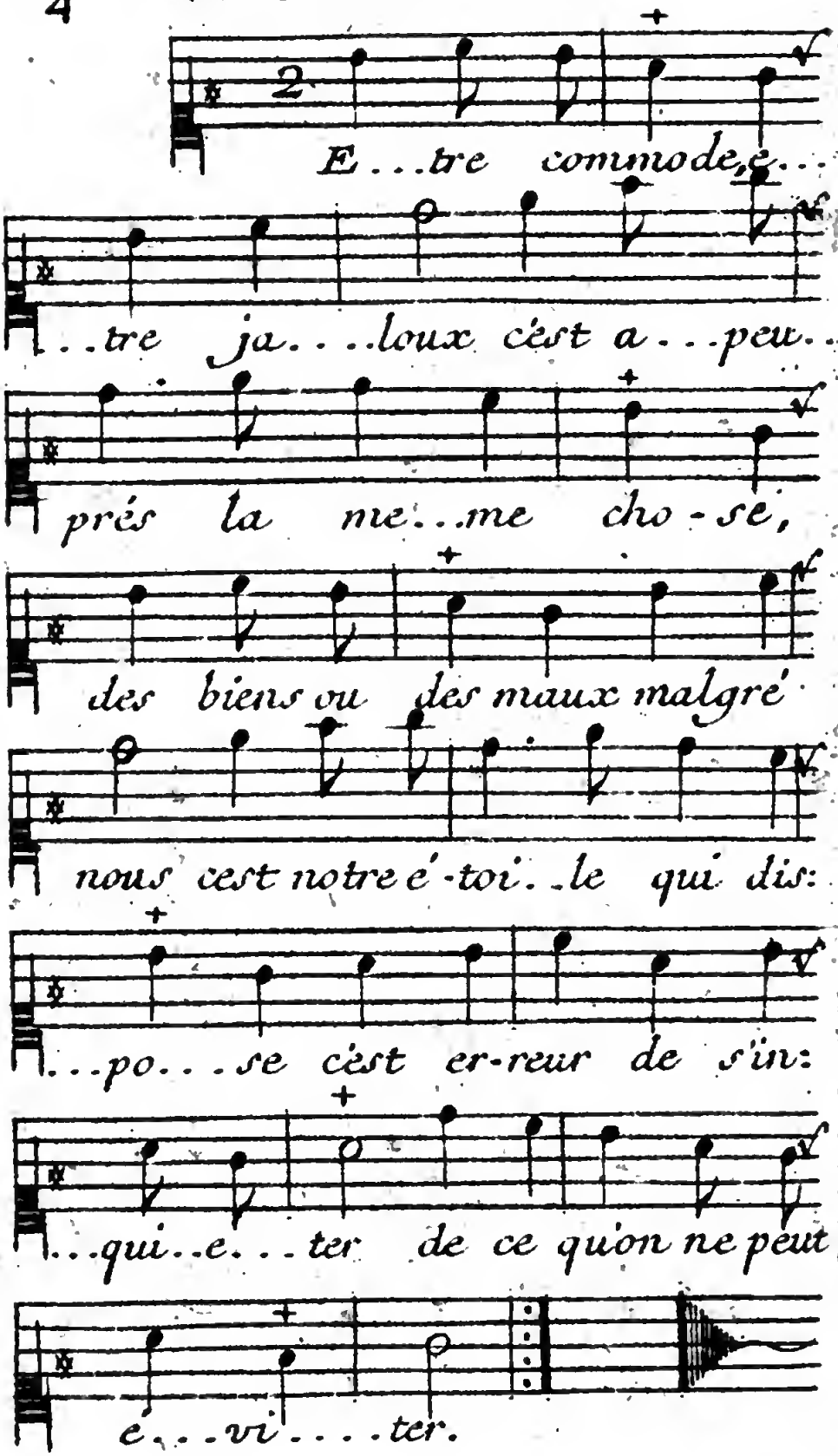
Le Besoin d'aimer



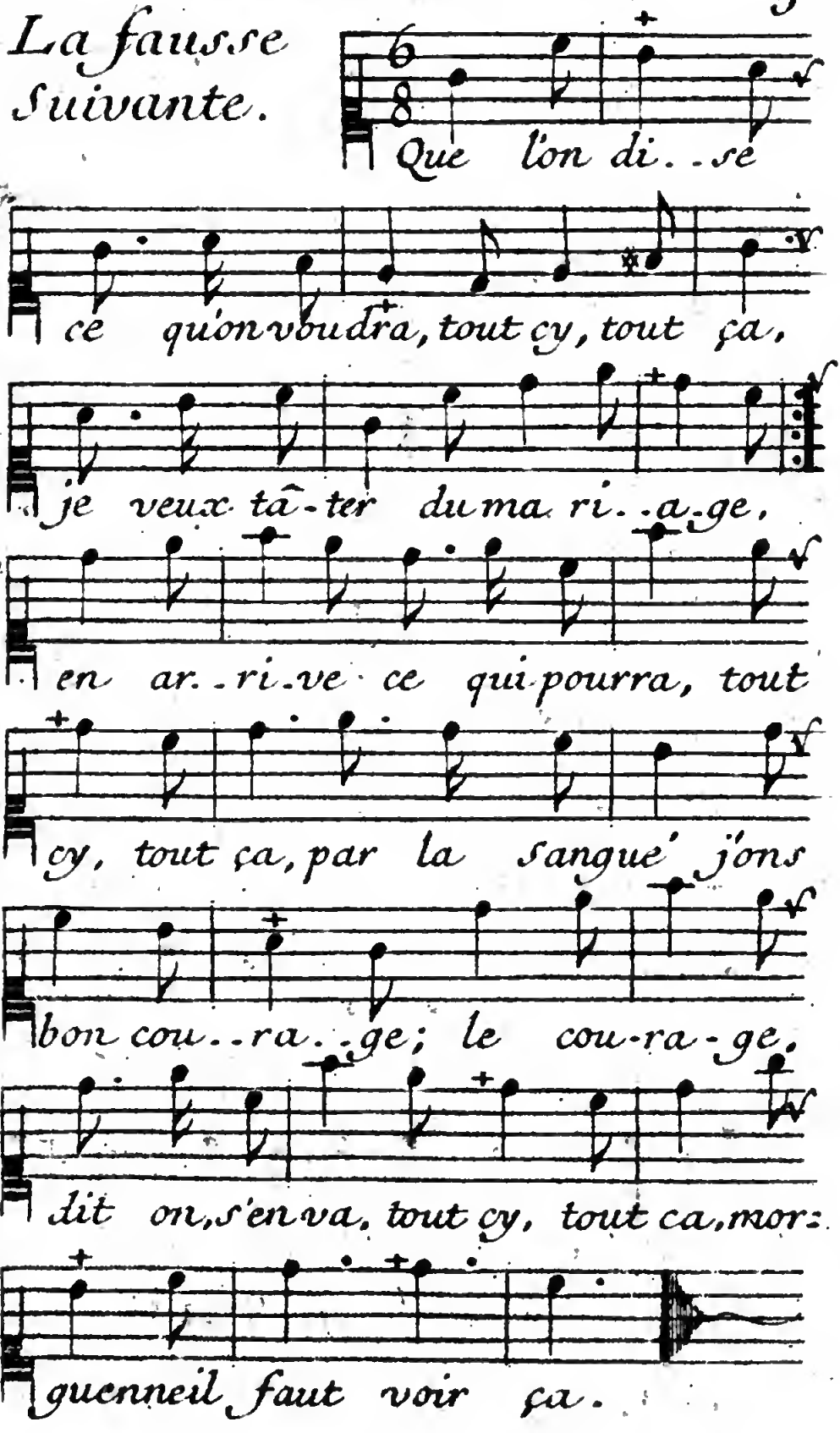

re, tient sa fil...le de-ja
mú-re at-il raison ? dis tin-
...guo, ouy, car son soin as-sai
...son...ne les plaisirs qu'amour lui
don-ne s'il a d'autre but
né...go; le pa-pa raison..
..ne en ba...ro...co en
ba...ro..co. le papa rai. co.

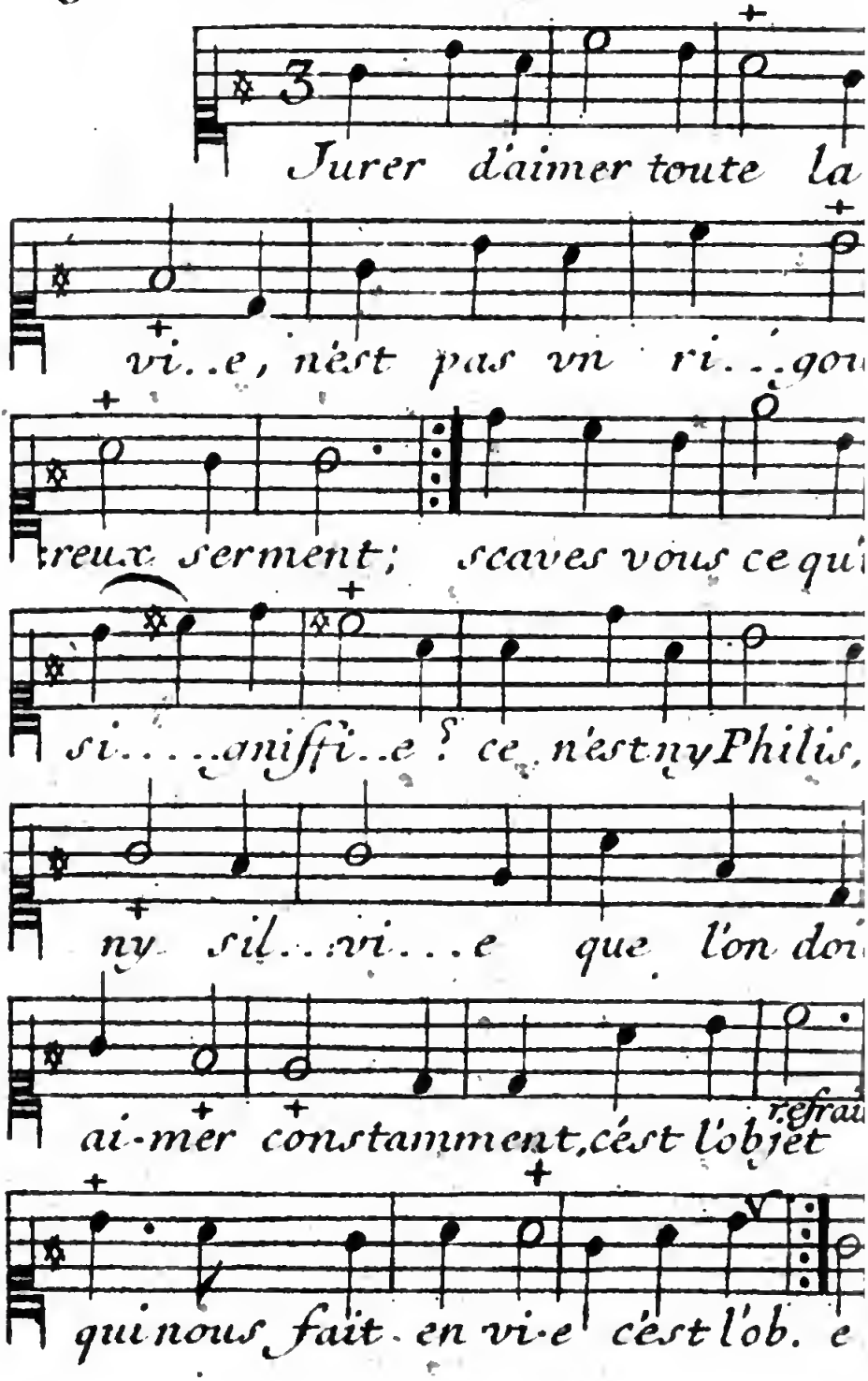
Le Jaloux


Tel nous ac-
...cu...se d'impos-tu-re qüi nous
con-sul-te qüi nous croit,
et le plus sage a...vec v...
...su...re paye vn mot d'vn heu-
...reux au...gu...re: pour peu-
qu'vn flateur soit a droit il
re..us-sit la chose seure.


E...tre commode, é...
...tre ja....loux c'est a...peu...
prés la me...me cho-se,
des biens ou des maux malgré
nous c'est notre é-toi..le qui dis:
...po...se c'est er-reur de s'in:
...qui..e...ter de ce qu'on ne peut
é...vi....ter.

La fausse suivante.





Tome. 4. Fin du 4e. tome.

Gravé par Denise Vincent.

d' Invent. 539